

Chapitre IX :
Conclusion. Evolution
de la communication et époques
du changement linguistique

I - CHRONOLOGIE DE LA COMMUNICATION

Les *testimonia* qui prouvent la fin de la communication verticale latine et montrent l'achèvement d'une époque dans l'histoire de la langue et de la culture venues de Rome, marquent le terme de notre travail. Il conviendra de fonder ensuite sur ces conclusions assurées quelques orientations de recherche. Car, au-delà des problèmes de la communication, demeurent posées des questions qui ressortissent de plus près à l'histoire de la langue et à la psychologie de ses locuteurs. Nous essaierons de mieux discerner quelques-uns des caractères de leur conscience linguistique, avant d'échafauder un ensemble d'hypothèses sur l'évolution de la langue parlée populaire de ces siècles de transition. Chemin faisant, il sera indispensable d'anticiper sur d'autres travaux, en présentant quelques lumières venues d'Italie.

Sources littéraires et communication

Le procès linguistique qui a provoqué la transformation du latin parlé tardif et son éclatement en différentes langues romanes, elles-mêmes fragmentées en de multiples dialectes, a pu faire l'objet d'une histoire littéraire. Les textes portent en effet témoignage sur cette évolution parce qu'ils y étaient souvent impliqués de manière vitale. En effet, ils ont offert pendant des siècles un support direct à la communication orale : ils la nourrissaient et elle les enrichissait. Or, après cette longue durée d'interaction étroite, la communication écrite a cessé d'appartenir au même univers culturel et social que la communication orale. Les liens organiques qui unissaient ces deux faces d'une même mission, essentielle à la chrétienté de l'Antiquité tardive, ont été soumis à des tensions telles que l'unité primitive a été rompue. Il n'était plus possible de transmettre un savoir, d'encourager à une morale et de communiquer

une spiritualité en passant sans transition d'une documentation écrite à un enseignement oral. La rupture de la continuité initiale s'est donc logiquement reflétée dans les sources littéraires contemporaines des siècles considérés.

Cette histoire de la communication a cherché et trouvé ses sources dans une production écrite, sous toutes ses formes, du IV^e au IX^e siècle. L'analyse des textes a dissipé une opacité que l'on pouvait craindre plus rebelle. Une interrogation adaptée à leur propre langage, mais aussi informée par d'autres voies de connaissance et guidée par une méthodologie complétée par les différentes disciplines modernes a permis de déceler des signes par lesquels s'est révélée une histoire, non pas statique et répétitive, mais évolutive et dynamique, de la communication. La transition entre deux civilisations a marqué dans tous les domaines les siècles sur lesquels a porté notre enquête¹. La communication présente, elle aussi, ce caractère, car elle a subi une évolution au cours de laquelle les statuts respectifs de la langue savante et de la langue parlée populaire ont changé en profondeur, en même temps que leurs rapports mutuels se modifiaient aussi.

Distinguer les étapes

La première de nos conclusions est qu'il faut se garder de traiter ces cinq siècles comme une période indifférenciée où les temps de l'évolution seraient parfaitement homogènes. Les conditions dans lesquelles s'établit la communication verticale au V^e siècle ne préfigurent, en effet, nullement celles qui présideront à son adaptation au IX^e ; inversement, la communication d'époque précarolingienne ne se laisse pas réduire à celle des siècles de l'Empire. Il est donc possible et nécessaire d'établir une véritable chronologie évolutive de la communication dans l'Occident Latin, et surtout de déterminer des seuils biens distincts qu'elle a successivement franchis à des dates nettement précisées. Notre enquête n'a pas pu, et nous l'avons regretté², suivre le déroulement de chaque siècle, en chaque région de l'Empire. Mais les lignes de faite de cette histoire³ nous semblent avoir émergé des enquêtes que nous avons ouvertes, avec une netteté suffisante pour nous permettre de prendre le risque d'esquisser une chronologie générale.

Trois grandes époques y seront distinguées : tout d'abord la *Romania* latine des V^e et VI^e siècles (en fait, des années 400 à 650) ; ensuite une période de maintien difficile de la latinité au tournant des VII^e et VIII^e siècles (de 650 à 750/800) ; enfin, le temps de la *Romania* romane (au-delà du VIII^e siècle). Cette périodisation vaut, - avec les ajustements qui s'imposent dans chaque cas -, pour tous

1. Nous avons exposé notre point de vue sur ces changements dans deux brefs essais sur *Le haut Moyen Age Occidental*, et sur la *Genèse culturelle de l'Europe*.

2. Cf. *supra*, chap. I.

3. Selon l'expression de L. GENICOT, *Les lignes de faite du Moyen Age*, Tournai-Paris, 1951.

les pays jusqu'à la limite des années 750/800. Mais pour le siècle suivant, nous pensons qu'il convient de faire un sort particulier à l'Italie⁴.

De 400 à 650

Du dernier siècle de l'Empire romain aux temps proprement mérovingiens, la communication verticale est assurée sans aucune difficulté dans tous les pays de langue latine : la parole romaine y retentit de telle manière qu'elle porta le message chrétien directement : *viva voce*. La théorie didactique et la pratique pastorale d'Augustin le montrent de manière éclatante⁵ : l'Afrique est une terre latine au sens plein du terme, l'orateur chrétien y touche la foule des fidèles en usant d'un langage adapté, certes, à leurs capacités intellectuelles qui étaient souvent humbles ; mais la latinité y est pleine de vie. Le latin parlé tardif est en Afrique un bien commun à toutes les couches de la société. F. Lot, il y a plus d'un demi-siècle, notait que, s'il avait fallu en croire Augustin, le latin aurait toujours été une langue vivante au V^e siècle, mais il se refusait à l'en croire⁶. Or, considérés en toute objectivité, les *testimonia* de l'Africain sont formels. Ils offrent une telle panoplie d'arguments positifs en tous genres que cette conclusion nous est apparue très solide. En outre, tout porte à mettre vivement en doute que le concept de diglossie puisse rendre un compte exact de cette situation⁷.

Elle ne change guère pendant le premier siècle des royaumes barbares et même pendant la première moitié du VI^e siècle, disons jusqu'en 650⁸. Rome demeure non seulement antique, au moins jusqu'aux terribles sièges de la guerre ostrogothique, mais encore latine, comme le prouve le témoignage d'un autre docteur de l'Eglise⁹. Grégoire I n'avait plus le sens de la communication, ni l'aisance des contacts avec la foule qui avaient caractérisé Augustin. Mais sa prédication s'adressa aux plus humbles des fidèles de Rome en une langue qui ne se pliait peut-être pas exactement aux règles de Donat, mais dont la souplesse et la clarté étaient encore dans la meilleure tradition de l'éloquence populaire romaine. Au début du VI^e siècle, nous relevons ainsi des arguments positifs directs en faveur d'une vitalité assurée de la communication verticale. Les textes des sermons qui nous sont

4. Cf. Annexe 3.

5. Cf. *supra*, chap. II.

6. F. Lot, *A quelle date*, p. 122-124.

7. Cf. sur ce concept *supra*, chap. I, p. 000 et ici, *infra*, p. 000.

8. Nos chiffres sont, en règle générale, donnés à un quart de siècle près (soit une génération) : des dates plus pointues en ces matières ne relèvent pas d'un savoir humain, mais d'une "science" dont nous n'avons pas à imiter la précision.

9. Cf. *supra*, chap. III.

parvenus étaient directement improvisés, récités ou lus, sans aucune autre médiation entre l'orateur et les auditeurs. La communication écrite et la communication orale demeurent, en quelque sorte, interchangeables, dans le cadre de la parole pastorale.

La situation est très semblable en Espagne, dans la Séville du VI^e siècle¹⁰ : l'enseignement oral donné en langue latine à la masse des fidèles, lettrés et illettrés, y garantit la permanence de la communication, comme le montre une série d'arguments positifs indirects chez l'évêque de cette cité. En outre, nous apprenons, d'Isidore que la communication verticale fonctionne normalement grâce à un compromis équilibré entre les contraintes de l'intelligibilité et les exigences de la grammaticalité. Certes, une telle règle, contraignant les pasteurs à mesurer leur respect de la forme antique pour protéger la transmission de leur message, présente un caractère fortement théorique et son apport ne doit pas conduire à des conclusions exagérées¹¹. Elle est cependant une nouveauté. Ni Augustin, ni Grégoire I, ni Césaire d'Arles, ni Gégioire de Tours n'avaient songé à énoncer une telle recommandation. Son apparition chez Isidore de Séville, puis chez les prédicateurs de la Gaule mérovingienne au VI^e siècle, est le signe discret, mais assuré, que certaines difficultés se sont fait jour dans le fonctionnement de la communication verticale.

De 650 à 750

En effet, pendant les cent ans qui vont de 650 à 750, la voix vive de la latinité perd de sa force et de sa couleur. Certes, les *testimonia* positifs directs demeurent nombreux¹². Les préfaces des *Vies* mérovingiennes attestent que les auditeurs illettrés continuent de comprendre le texte qui leur est lu à haute voix. Le divorce amorcé entre la communication écrite et la communication orale n'est donc pas encore consommé. Le message et l'enseignement chrétiens continuent de passer par les mêmes truchements : à la lecture à haute voix des *Vies*, des *Passions*, et autres récits édifiants, s'ajoute celle des sermons traditionnels (les homélies d'Augustin et de Césaire d'Arles y sont souvent reprises). Les fidèles continuent d'entendre en latin et, pour quelques temps encore, de comprendre les péricopes de l'Évangile, lors de la célébration de la messe¹³.

10. Cf. *supra*, chap. IV.

11. Nous avons complété la mise au point nécessaire dans notre chap. V, p. 000.

12. Sur cette période, cf. *supra*, notre chapitre V. On trouve également des jalons chez D'A.S. AVALLE, *Protostoria*, et surtout chez H.F. MULLER, *A chronology, A chrestomathy, L'époque mérovingienne*. Remarques utiles dans M. VAN UYTFANGHE, *L'hagiographie et son public à l'époque mérovingienne et Les expressions du type quod vulgo vocant*.

13. Notre enquête pourra être complétée par l'étude d'autres *testimonia*, comme la *Vita s. Ansberti, Prol.* (dernier quart du VIII^e siècle) in *MGH, SRM*, t. 5 ; *Vita s. Vulframni, Prol.* (*ib.*, premier quart du IX^e siècle), etc...

Néanmoins, ceux des textes que nous avons analysés donnent l'impression que les rédacteurs de ces années ont perdu la conscience claire des problèmes à résoudre, et la maîtrise assurée des moyens pour y parvenir. Il se dégage de l'ensemble le sentiment que la communication verticale fonctionne désormais de manière approximative. Locuteurs lettrés et locuteurs illettrés commencent d'appartenir à deux espaces linguistiques différents. Les essais d'"écriture vulgaire", c'est-à-dire de représentation écrite de la langue orale courante, conduits vers la fin du VII^e siècle, démontrent que la ligne de partage, ou plutôt que la zone où les isoglosses formeront un bourrelet démarcatif presque infranchissable¹⁴, n'est pas encore franchie, mais que des échanges continus existent encore, au cours de cette période, entre la tradition écrite et l'innovation orale. Tout se passe donc comme si ce siècle qui va de 650 à 750 était un temps d'hésitation et d'essais dans l'évolution linguistique.

Après 750

A la fin du VII^e siècle, et aux siècles suivants, se manifestent des changements profonds. La *Romania* cesse d'être romaine pour devenir romane. La survie un peu confuse de la communication verticale latine cède la place à une communication verticale franchement romane¹⁵. Parmi les savants lettrés de l'Empire, les plus instruits, les plus lucides et les plus humbles, prennent conscience qu'une crise linguistique s'est installée irréversiblement en Gaule. Ils découvrent que la communication verticale ne peut plus assurer correctement ses tâches si elle demeure fidèle à la langue traditionnelle, parce que le message émis est reçu par les fidèles illettrés si brouillé qu'ils le comprennent très mal. La réforme de la latinité entreprise vers 750 par Boniface, accélérée une génération plus tard par les efforts d'Alcuin, n'a pas produit la restauration espérée de l'efficacité des *media* ecclésiastiques. D'un autre côté, l'usage des traductions à l'intention des populations germanophones s'est généralisé. La convergence de ces phénomènes provoque une sorte de cristallisation, tant dans la pratique de la communication que dans la conscience des locuteurs lettrés, qui ont porté sur cette révolution des témoignages négatifs directs. A son terme, l'unité latine se rompt, et la communication écrite perd brusquement une vaste part de sa surface sociale.

L'Espagne mozarabe, à la différence de la Gaule carolingienne,

14 . Nous empruntons cette terminologie à P. BEC, *Les interférences*, p. 290 sqq. (*Essai d'aréologie systématique*).

15 . Cf. *supra*, chap. VII. L'évocation d'une communication verticale romane ne doit pas surprendre : la notion de communication verticale correspond à une situation où un locuteur cultivé s'adresse à un auditeur dépourvu de culture écrite. L'apparition d'une communication orale romane réduit l'écart linguistique et culturel entre prédicateur et fidèles, mais elle ne le supprime pas. Cf. M. ZINK, *La prédication en langue romane : les orateurs transposent leur culture latine et chrétienne ; ils demeurent des guides et des maîtres.*

n'offre que des arguments négatifs indirects¹⁶. Mais le raidissement idéologique des lettrés latinophones de Cordoue, dont les figures les plus illustres furent Alvare et Euloge, est accompagné d'une insularité linguistique telle, que toutes les conditions d'une crise de la communication orale générale y sont également réunies au milieu du IX^e siècle. La *uia media*, dont l'évêque de Séville recommandait l'usage deux siècles plus tôt, en prescrivant de concilier les règles de la communication écrite savante et les exigences de la communication orale populaire, est exclue. Le goût d'une écriture savante, sinon maniérée, et, en tous cas, la préférence pour un registre d'expression élevé et complexe, l'emportent alors sur toutes les considérations pastorales pratiques, dans la mesure où la pureté du latin et la splendeur du style passent aux yeux des lettrés comme un élément essentiel de leur résistance aux séductions de la culture, de la langue et de la religion arabe et islamique. Il s'est donc produit, en Espagne du Sud, vers 850, une rupture de fait de la communication verticale. Ses symptômes sont confirmés par l'apparition sous la plume d'un polémiste, l'abbé Samson, d'une description inattendue de l'hispanoroman, qui est présenté comme une langue précédemment inconnue de la latinité.

Cas de l'Afrique, de la France d'oc et de l'Italie

L'Afrique, la Gaule méridionale (qui devient à partir du X^e siècle un pays d'oc) et l'Italie n'ont pas trouvé place, entre temps, dans notre chronologie. Pour la première, nous formulerons de simples extrapolations. Au V^e siècle, l'Afrique était à la fois un conservatoire de la civilisation antique, un étonnant champ d'activité intellectuelle, et un domaine latin débordant de vitalité¹⁷. L'invasion vandale y a moins secoué les institutions antiques que l'occupation wisigothique en Espagne¹⁸; la reconquête byzantine du V^e siècle semble y avoir renoué des liens étroits avec l'antiquité romaine¹⁹. Les *testimonia* que nous avons analysés aussi bien que les études linguistiques effectuées sur le latin tardif des V^e et VI^e siècles, indiquent que la communication verticale subit en Afrique une évolution tout à fait parallèle à celle que nous a révélée l'Espagne isidorienne²⁰. L'invasion arabe l'a disloquée plus brutalement, sans

16. Cf. *supra*, chap. VIII.

17. Cf. *supra*, chap. II.

18. Cf. L. MUSSET, *Les invasions*, t. 1, p. 104-108.

19. Les effets de la reconquête sur la civilisation africaine sont discutés; on a récemment insisté sur l'ampleur de l'occupation territoriale et sur la profondeur de ses effets dans la persistance de la romanité: N. DUVAL, *Influences byzantines sur la civilisation chrétienne de l'Afrique du Nord*, in REL, t. 49, 1971, p. 6-7 et J. DURLIAT, *Les dédicaces d'ouvrages de défense dans l'Afrique byzantine*, Rome, 1981.

20. On s'en rendra compte à la lecture des *Tablettes Albertini, Actes privés de l'époque vandale (fin du Ve siècle)*, édités par CH. SAUMAGNE et CH. COURTOIS, Paris, 1952, et de l'étude que leur a consacrée

doute, de ce côté-ci de la Méditerranée²¹. Sa rupture peut se placer selon toute vraisemblance entre 750 et 800 au plus tard.

En Gaule, le silence des canons conciliaires d'Arles en 813, sur la nécessité de traduire, ne doit pas inciter les chercheurs, comme certains l'ont fait récemment, à déplacer les dates des mutations décisives vers l'aval²². Les terres d'oc tiennent une position linguistique intermédiaire entre l'espace d'oïl et les pays du sí²³. Leur situation culturelle, favorable jusque vers 650, s'était ensuite fort dégradée et elles présentaient une sorte de glacis d'inculture entre l'Espagne wisigothique et la Gaule franque²⁴. Or, si la rupture de la communication s'acheva dans celle-ci entre 750 et 850 et dans celle-là entre 800 et 850, il est exclu, compte tenu du délabrement culturel de cet espace d'oc, que la voix du latin ait pu y demeurer bien vive plus longtemps que dans les deux pays précités²⁵.

On ne reconnaîtra naturellement pas l'Italie dans ces différentes descriptions. Face aux autres pays de l'Occident latin, elle présente un visage historique dont la singularité fait naître de nombreuses interrogations chez certains historiens²⁶. Cela signifie qu'elle

V. VÄÄNÄNEN, in *Ann. Acad. Scient. Fenn.*, Série B, t. 141, Helsinki, 1965. Le latin du VII^e siècle apparaît dans l'édition avec traduction et commentaire par Y. DUVAL et P. A. FEVRIER, *Procès verbal de déposition de reliques de la région de Telergma*, in *MEFR*, t. 81, 1969, p. 258-320. Une exploitation systématique des inscriptions d'Afrique a été entreprise par A. ACQUATI, *Il vocalismo latino-volgare nelle iscrizioni africane*, in *Acme*, t. 24, 1971, p. 155-184 ; *Il consonantismo latino-volgare delle iscrizioni africane*, *ib.*, t. 27, 1974, p. 22-55 ; *Note di morfologia e sintassi latino-volgare nelle iscrizioni africane*, *ib.*, t. 29, 1976, p. 43-72. Malgré certaines conclusions sujettes à discussion, ces travaux montrent que la latinité d'Afrique suivait une évolution panromaine.

21. Comme le montre R. MANTRAN, *L'expansion musulmane*, p. 130 sqq. ; cf. aussi S. LANCEL, *La fin et la survie*, p. 284 sqq.

22. Nous ne suivons donc pas les hypothèses avancées par M. RICHTER, *A quelle date*, p. 441 et *Die Sprachenpolitik*, p. 43 et par R. WRIGHT, *Late Latin*, p. 120.

23. P. BEC, *MPhR*, t. 1, p. 402-404 et 468-469. Cf. aussi à propos du catalan, qui est une langue fortement apparentée à l'occitan, K. BALDINGER, *La formación*, p. 102-131.

24. Comme le montre P. RICHE, *Education et culture*, p. 250 sqq. et *Ecoles et enseignement*, p. 21.

25. Sur ces questions, cf. notre communication *Naissance et conscience de la langue d'oc*, in *Actes du colloque sur le Millénaire de la France, Loin du roi : le pouvoir ou les pouvoirs*, Barcelone, Juillet 1987, à paraître.

26. On trouvera un état actuel de la question chez J. LE GOFF, *L'imaginaire médiéval*, Paris, 1985, p. X sqq. et p. 7 sqq. L'Italie présente un cas extrême d'une série de révisions qui, engagées par

mérite d'être à elle seule la sujet de toute une recherche au-delà du VII^e siècle, car la richesse des *testimonia* qu'elle recèle égale celle que la France nous a offerte. C'est pourquoi nous nous sommes borné à faire dès à présent un bref détour par quelques-uns de ces documents essentiels, car ce détour aura d'importantes répercussions dans la suite de nos conclusions et de nos hypothèses²⁷. Le résultat partiel des enquêtes que nous avons déjà faites, sur la situation sociolinguistique de l'Italie après le VII^e siècle, est que la communication écrite et la communication orale sont restées en rapports étroits jusque vers 900 - 950, soit 100 à 150 ans plus tard qu'en France, et sans doute un siècle plus tard qu'en Espagne.

Abrégé chronologique

La chronologie de la communication latine se trouverait ainsi complète, sous réserve d'études plus précises en Italie. Le tableau suivant la résume.

*FIN DE LA COMMUNICATION VERTICALE LATINE*²⁸

**	<i>france d'oïl</i>	:	750- 800.
**	<i>France d'oc</i>	:	800 - 850.
**	<i>Espagne mozarabe</i>	:	850 - 900.
**	<i>Italie du Nord et</i>		

les historiens les plus récents, auront pour résultat, si elles sont acceptées, d'étendre la notion d'Antiquité Tardive bien après la chute de l'Empire Romain. Cf., outre le livre de K. F. WERNER, *Les origines*, notamment les p. 349-362, la récente thèse de C. LAURANSON-ROSAZ, *L'Auvergne et ses marges (Velay, Gévaudan) du VIII^e au XI^e siècle*, Le Puy-en-Velay, 1987, p. 10 et p. 461.

27. L'exposé provisoire des questions posées par l'Italie après 800 est le sujet de l'Annexe 3, *Singularité de l'Italie carolingienne puis ottonienne*.

28. Nous avons laissé de côté - mais sans l'oublier - dans cette chronologie la Roumanie. Il y aura lieu de procéder à des enquêtes comme la nôtre dans les anciennes terres latines du Norique, de Pannonie, etc... La Vie de saint Séverin, l'apôtre du Norique, contient de nombreuses indications sociolinguistiques. Cf. le travail récent de F. LOTTER, *Severinus von Norikum, Legende und historische Wirklichkeit*, Stuttgart, 1976 et l'intéressant commentaire de cet ouvrage par M. VAN UYTFANGHE, *Les avatars de l'hagiologie contemporaine, A propos d'un ouvrage récent sur saint Séverin et le Norique*, in *Francia*, t. 5, 1977, p. 639-671. Et sur cette latinité de l'Est, H. MIHAESCU, *La langue latine du Sud-Est de l'Europe*, Paris, 1978.

	du Centre :	900 - 950.
**	Italie du Sud :	?
(**	Afrique :	750 - 800 ?)

A quelle réalité linguistique correspond cette chronologie? Quelle histoire de la langue parlée populaire serait compatible avec une telle histoire de la communication? Avant d'émettre quelques hypothèses à ce sujet, il convient de poser une autre question: pouvons-nous nous faire une idée des modèles en référence auxquels et des filtres linguistiques à travers lesquels nos témoins percevaient respectivement en leur temps les différents registres stylistiques et niveaux de langue?

II - CONSCIENCE LINGUISTIQUE

Nous savons que ces témoins avaient de multiples occasions de prendre conscience des problèmes de la communication, et, à travers eux, de concevoir et de comprendre le milieu linguistique dans lequel ils vivaient. Des canaux multiples alimentaient leur connaissance, irrigués par les courants divers du langage qu'ils entendaient ou qu'ils maniaient²⁹.

Perception et représentation de la langue vulgaire

Les lettrés avaient, d'une part, dans leur mémoire auditive, tant la langue parlée populaire, familière (*usus vulgaris linguae*) ou très relâchée (*lingua romana rustica*), que la langue parlée littéraire, recherchée (*sermo scholasticus, sermo politus, latinitas*) ou sans apprêt (*sermo apertus, lingua simplex*), voire tout à fait humble (*sermo humilis, sermo rusticus*). D'autre part, leur savoir était également nourri de textes de bon aloi (auteurs classiques, Pères de l'Eglise, sermons, *Vies*), mais aussi d'écrits composés en registres plus ou moins vulgaires (formules notariales, formules magiques, rédactions parodiques, gloses), dont la présence était due soit à l'ignorance des rédacteurs, soit à des choix volontaires de leur part.

Sans offrir une présentation fidèle de la langue parlée populaire,

29. Sur cette perspective sociolinguistique, cf. *supra*, chap. I, p. 000.

ces textes en procurent, du moins, une représentation ou, si l'on préfère, un reflet où les lettrés reconnaissaient la langue des illettrés³⁰. Ils la percevaient à travers cette image qu'ils tendaient à leur tour comme un miroir à leurs interlocuteurs analphabètes, et dont ils usaient comme d'un *medium* supplémentaire de communication. Il en est résulté que certaines régions, peut-être favorisées par le hasard, recèlent des séries de documents rédigés en une langue très composite, et qui donnent au chercheur l'occasion de comparer la conception que les lettrés avaient de la langue de leur temps sous sa forme la plus élémentaire, et la représentation écrite que ces mêmes lettrés en donnaient ou qu'ils en rencontraient sous la plume d'autres rédacteurs qu'eux-mêmes.

Le pays qui offre la série la plus régulière de ce type est l'Italie. Du VI^e au X^e siècle ont été ainsi rédigés des documents où certains traits de la langue parlée populaire apparaissent, de manière sporadique d'abord, puis massive ensuite, jusqu'au moment où ils devinrent l'élément essentiel de la rédaction. Au milieu du X^e siècle se révèlent à la fois les premiers documents où l'italien est écrit de manière consciemment distincte du latin, et les premiers *testimonia* révélant que la communication verticale est très perturbée³¹. Sur trois siècles, il s'avère donc possible de mettre en parallèle les documents où se révèle la conscience linguistique des locuteurs lettrés avec ceux qui présentent des formes écrites en contact étroit avec le registre le plus vulgarisant de leur langue.

Cette dernière catégorie ne signifie pas, selon nous, au moins

30. Ce type d'analyse a été esquissé à propos de la cantilène dite de saint Faron, par P. ZUMTHOR, *Langue et technique poétique à l'époque romane*, Paris, 1963, p. 40-55. L'auteur a repris cette perspective dans sa contribution récente *Un trompe-l'oeil linguistique*. Ces recherches sont naturellement liées au problème de l'apparition de *scriptae* spécifiquement romanes.

31. Il existe une collection qui couvre la période allant du V^e au VIII^e siècle et aurait donc pu permettre un échantillonnage continu prélevé dans un corpus cohérent : J.O. TJÄDER, *Die nichtliterarischen papyri Italiens aus der Zeit 445 - 700*, Lund, 1955 (vol. 2, *Papyri 29-59*, Stockholm, 1982). Mais ces vingt-huit *papyri* conservés à Ravenne contiennent des actes (donations) dont la langue est maîtrisée sans graves défaillances par les rédacteurs et par les copistes. Ils sont certes "non littéraires" ; mais cela ne signifie pas qu'ils soient vulgaires, comme a dû le reconnaître au terme d'une minutieuse mais décevante étude un élève de R. Politzer, CH.M. CARLTON, *A Linguistic Analysis of a Collection of Late Latin Documents Composed in Ravenna between a.d. 445 - 700*, La Hague-Paris, 1973, p. 229 sqq : "The goal of ascertaining possible trends of language change measured against time is to be regarded, in retrospect, to have been reached with something less than unqualified success : though we have shown, through a variety of counting techniques a general increase in the number of spelling aberrations, some of which reflect phonetic change, the attempt to find a close adherence to the time continuum was markedly less successful". L'étude laissait pourtant de côté la morphologie et la syntaxe, dont le conservatisme est encore plus net.

du V^e au VII^e siècle, que le scribe, en admettant de nombreux vulgarismes dans son travail, voulait écrire une langue différente du latin, mais qu'il s'efforçait de faire place, au coeur de la tradition de la scripta latine, aux registres humbles et relâchés de la langue parlée³². Ce processus s'est développé jusqu'aux temps où la communication subit des distorsions telles que des mesures radicales furent nécessaires, au moment même où la prise de conscience que provoqua la rupture de la communication les rendit précisément concevables.

Parallèles en Italie

Mettons d'abord en place quelques étapes de ce parallèle entre la conscience de la langue vulgaire qu'eurent des lettrés d'Italie et les monuments écrits qui représentaient cette même langue dans des documents contemporains. Nous obtenons ainsi une série de données concomitantes dont le rapprochement est éclairant. On parlait latin en Italie au VII^e siècle, affirma Paul Diacre³³. Quel latin percevait l'historien des Lombards, ou plutôt comment se figurait-il cette langue parlée populaire ? L'érudit n'a pas fait de transcriptions vulgarisantes lui-même et nous ne pouvons en déduire directement sa propre représentation. Mais nous pouvons procéder par approximation.

En effet, nous pensons découvrir l'image qu'il pouvait se former de ce latin parlé populaire (c'est lui qui nous dit qu'il considère comme latine la langue populaire) dans des chartes notariales contemporaines. Elles ont été établies dans le cadre de procès tenus à Sienne au début du VIII^e siècle ; il s'y agit d'interrogatoires où sont appelés à témoigner sur un litige à propos de limites diocésaines, toute une série de personnages aux niveaux culturels variés. Le rédacteur s'est efforcé de garder à sa transcription un caractère oral et spontané³⁴. Et, en effet, les récits de locuteurs (dont certains paraissent illettrés) sont à peine corrigés par la plume du notaire. L'état lacunaire du document (ce sont des chartes en mauvais état) n'empêche nullement d'y reconnaître le reflet du latin familial d'Italie, tel que pouvait le recevoir et le concevoir Paul Diacre³⁵.

32. Nous pensons aux registres que nous avons désignés IA, 3-4 et IB, 1-2 supra, chap. I, p. 000.

33. Sur ces *testimonia*, cf. *infra*, Annexe 3.

34. Un commentaire linguistique détaillé de ces chartes a été fait par D'A.S. AVALLE, *Protostoria*, p. 150-172. L'auteur a dégagé lui-même les passages qui lui paraissaient "refléter fortement la langue parlée", comme celui-ci : "Et fecit <episcopus> ibi presbitero uno infantulo abente annos non plus duo decem, qui nec uespero sapit, nec madodinos facere, nec missa cantare". On rapprochera cet état de langue de celui qui se présentait un demi-siècle plus tôt en Gaule dans l'appendice des formules de Sens.

35. Lui-même a reproduit de nombreux dialogues au style direct ; mais ils sont plus stylisés et donc plus latinisés, bien que, par moment, la langue familière du VIII^e siècle soit très perceptible

D'autres monuments analogues, plus tardifs, permettraient de recommencer ce parallèle, notamment dans le cas de la proclamation de latinité faite par le pape Nicolas Ier dans le troisième quart du IX^e siècle³⁶. Le X^e siècle marque, soit à son commencement, soit à mi-parcours, soit plus probablement sur sa fin, le terme de la communication verticale latine³⁷. Deux types de textes dévoilent les contacts qu'eurent nos témoins avec la langue parlée populaire. L'un aspire à être latin. La *Chronique de Salerne*³⁸ use en effet d'une langue très particulière ; animée et nourrie par la parole vive et spontanée, habillée d'une orthographe à peu près classique, elle manie une morphologie et une syntaxe peu soucieuses des normes de l'école ancienne³⁹. L'autre texte est rédigé en italien. Il s'agit de serments prononcés à l'occasion de litiges sur la possession de terres d'Eglise⁴⁰.

Cette fois, le scribe a renoncé ou s'est refusé à revêtir d'une orthographe latinisante les assertions des témoins. Nous avons donc devant nous, à ce tournant dans l'histoire de la langue parlée en Italie, les deux reflets qu'un lettré comme Gonzon de Novare pouvait en discerner : du côté du passé, l'image, déformée par le rédacteur de la *Chronique*, d'un latin dont Gonzon est un locuteur érudit ; du côté de l'avenir, l'image naissante de l'italien, dont Gonzon ne semble pas avoir eu clairement conscience qu'il se détachait du latin⁴¹. De toute manière, la langue parlée quotidienne du Piémont était jugée "proche du pur latin" par Gonzon. Ainsi l'érudit de Novare, placé

dans son *Historia Longobardorum*.

36. Quoique jugée en définitive latine, la "devinette de Vérone", datée de la première moitié du IX^e siècle, permet un tel rapprochement, puisque son auteur s'est efforcé de parodier la langue traditionnelle en introduisant des vulgarismes. Cf. l'importante analyse d'A. CASTELLANI, *I più antichi testi italiani*, Bologne, 1973, p. 13-30. Nous avons donné le texte de la devinette en Annexe 4. A notre avis, il n'y a pas lieu d'attribuer un statut sociolinguistique différent à cet *indovinello Veronese* et à la parodie de la loi salique dont nous avons traité *supra*, chap. V. Cela signifie que, comme nous le pensons, si la devinette doit être considérée comme appartenant encore à la culture latine, il est prématuré de classer les lignes, même les plus vulgaires, de la parodie, en période proprement romane.

37. Cf. *infra*, Annexe 3.

38. Cf. l'édition procurée par U. WESTERBERG, *Chronicon Salernitanum*, Stockholm, 1963.

39. Nous suivons les remarques philologiques qu'a exprimées sur cette *Chronique* DAG NORBERG, *Manuel*, p. 36 et 123.

40. Ces serments sont édités avec un long et précieux commentaire par A. CASTELLANI, *I più antichi*, p. 59-76. Cf. ici, *infra*, l'Annexe 4.

41. Cf. Annexe 3.

à un moment décisif dans l'évolution des rapports entre la communication écrite et la communication orale en Italie, pouvait ressentir profondément la continuité qui caractérisait l'histoire linguistique de son pays. Il en était allé de même pour les locuteurs lettrés d'Italie qui, du VI^e au X^e siècle, avaient pourtant eu affaire à des niveaux de langue et à des registres stylistiques où se reflétait souvent assez nettement l'évolution du latin parlé tardif vers l'italien archaïque : ils avaient, malgré la réalité de ces changements, conservé le sentiment bien enraciné que l'histoire de leur pays se confondait toujours avec celle de sa langue traditionnelle.

Parallélismes structuraux de perception

La conscience des locuteurs lettrés achève ainsi de se révéler dans ses rapports avec la réalité de la langue parlée à leurs époques respectives. Une telle méthode de mise en regard des représentations écrites du registre vulgaire et des opinions exprimées par les lettrés sur ce registre et sur sa place dans l'histoire de la latinité permet de mettre en évidence certaines identités dans la conscience qu'eurent les lettrés du changement linguistique, à travers le temps et à travers l'espace. On saisit, en effet, des parallélismes structuraux de perception dans tout l'Occident Latin.

Suivant la chronologie de notre travail, nous mettons d'abord en rapport les textes où Isidore de Séville explique la corruption du latin parlé tardif (*lingua mixta*), et le latin vulgarisant des ardoises wisigothiques⁴². La langue de ces ardoises permet de se faire une idée de la manière dont l'évêque de Séville se représentait l'expression orale spontanée de son temps. Cette dernière est à la fois, à ses yeux, très corrompue et en même temps toujours latine. On comprend en outre pleinement à la lecture des ardoises que le Sévillan ait insisté sur la nécessité d'assurer la communication verticale sans renoncer à un filtrage grammatical raisonnable de la langue parlée. Sa réaction elle-même prouve qu'il a été en contact avec des échanges linguistiques de ce niveau ; sa conscience de la réalité quotidienne du latin parlé s'y révèle.

Les textes vulgaires provenant d'Italie sont rares avant le VII^e siècle ; cependant, les traductions d'Oribase établies en Italie du Nord offrent des éléments de rapprochement intéressants, car elles sont très "teintées de vulgarismes"⁴³. Nous disposons ainsi d'une image du latin parlé tel que se le représentaient les lettrés italiens au moment où le pape Grégoire s'apprêtait à recueillir les récits de ses *Dialogues*⁴⁴. Nous entrevoyons alors pourquoi et comment il a estimé qu'il devait corriger cette langue, notamment dans le domaine si important du choix des mots. Les *testimonia* mérovingiens nous ont

42. Cf. *supra*, chap. IV, p. 000.

43. Cf. *supra*, chap. III, n. 247 pour les travaux d'H. Mørland sur les traductions latines d'Oribase. L'expression citée est de V. VÄÄNÄNEN, *Introduction*, p. 227.

44. Cf. *supra*, chap. III.

déjà donné l'occasion de préciser la conscience linguistique des locuteurs lettrés en étudiant, en parallèle aux indications que nous tirons de leurs oeuvres, quelques documents vulgaires des VI^e et VII^e siècles⁴⁵.

Il serait intéressant d'affiner, par ce moyen des mises en parallèle, l'étude de la période critique précédemment dégagée, et si souvent considérée par les historiens et par les philologues : les VII^e et IX^e siècles en France. Nos conclusions précédentes⁴⁶ ont en effet conduit à une sorte de paradoxe. Car le rapport est malaisé à établir entre ce que l'on suppose avoir été l'état de la langue parlée courante dans la seconde moitié du VII^e siècle en France, et la conscience qui s'en manifeste chez les lettrés.

Conscience linguistique des années 850 en Gaule

Quelques comparaisons entre les situations respectives de la France et de l'Italie, sous le double aspect de la conscience linguistique manifestée et de l'évolution linguistique réelle, permettront une description plus précise et plus sûre de la réalité vécue. La situation fut d'ailleurs, d'une façon générale, si complexe que les modèles de représentation souvent retenus et les analyses qui y président n'en rendent pas compte de manière satisfaisante. Il existe un rapport de péréquation entre la situation linguistique qui prévalait au milieu du X^e siècle en Italie et la situation linguistique qui s'était établie en Gaule un siècle plus tôt. En effet, on peut établir la relation d'équivalence suivante : la langue parlée populaire fut, en Italie, dans le même rapport avec la langue écrite vers 950, que l'était la langue parlée populaire en Gaule avec la langue écrite savante vers 850.

Cette péréquation des rapports⁴⁷ se fonde d'abord sur le rapprochement de textes également célèbres : les *Serments de Strasbourg* d'une part⁴⁸, les *Serments de Capoue*, de *Suessa Aurunca*

45. Cf. *supra*, chap. V.

46. Cf. *supra*, chap. VII.

47. Nous entendons par là qu'il y a égalité proportionnelle entre les deux rapports établis, selon une simple opération de fraction, qui s'écrit $A/B = C/D$ où A représente la langue parlée populaire d'Italie, B la langue écrite de ce même pays ; C la langue parlée de la Gaule et D la langue écrite du même pays. On pourrait résumer par une représentation de ce type :

*** <Italie (950)> $A/B = C/D$ <Gaule (850)>.

48. Les *Serments de Strasbourg* ont été publiés et étudiés par F. BRUNOT, *Histoire de la langue française*, t. 1, p. 142 sqq. D'une bibliographie considérable, citons : F. LOT, *Le dialecte roman des serments de Strasbourg*, in *Romania*, t. 65, 1939, p. 145-163 ; G. DE POERCK, *Les plus anciens textes de la langue française comme témoins*

et de Teano d'autre part⁴⁹. Procéder à une comparaison systématique de ces documents, malgré son intérêt, serait trop long et dépasserait les limites de notre exposé⁵⁰. Une lecture attentive montre qu'il n'y a pas tellement plus de latinismes ou de latinité dans les documents apparus en Italie que dans les formules prononcées en France⁵¹. Les phrases des uns et des autres sont calquées sur des formules juridiques ou notariales latines, ce qui peut rendre compte, du moins en partie, de leur air de famille⁵². Mais, malgré ce caractère, et nonobstant les traits particuliers à chaque pays, une telle *scripta* présente les plus anciens monuments écrits en une langue consciemment vulgaire⁵³.

Et la distance qu'ils prennent par rapport à la vieille langue n'est ni plus ni moins grande d'un pays à l'autre. Certes, les serments italiens sont un peu courts et secs pour conclure à leur représentativité générale. Mais l'impression reçue est suffisante, car il en ressort une conclusion essentielle à notre recherche de

de leur époque, in *RLiR*, t. 27, 1963, p. 1-34 ; H.L.W. NELSON, *Die Latinisierungen in den Strassburger Eiden*, in *VR*, t. 25, 1969, p. 193-226 ; et surtout A. CASTELLANI QUI, dans ses *Saggi di linguistica e filologia italiana e romanza*, t. 3, Rome, 1978, p. 12-89, a republié une série d'études très fouillées qui comportent une documentation exhaustive sur ces textes. Nous ne suivons pas l'auteur dans sa thèse, pourtant séduisante, sur l'origine poitevine de la langue dans laquelle ont été rédigés les serments, parce que nous doutons que la *scripta* choisie ait été volontairement locale. Nous pensons plutôt que les rédacteurs ont cherché le plus grand dénominateur dialectal commun (le "diasystème" en somme) et ont évité les particularismes, afin de rendre le texte accessible à des auditeurs et locuteurs aux origines dialectales composites. C'était déjà l'idée, formulée autrement, de F. Lot. Cf. le texte des serments en Annexe 4.

49. Sur ces serments italiens, cf. *infra*, Annexe 3 et leur reproduction, Annexe 4.

50. Il est curieux que de telles analyses comparatives n'aient guère été faites dans le cadre des recherches conduites selon les perspectives de la romanistique. Les textes sont étudiés avec soin, mais à l'intérieur de chaque histoire nationale et du point de vue de chaque langue.

51. Outre les études citées *supra*, n. 48 pour les serments de Strasbourg, on verra sur le problème des latinismes des serments italiens A. CASTELLANI, *I più antichi testi*, p. 68 et 74.

52. Les serments de Strasbourg ont été formés sur un moule juridique qui remonte aux formulaires mérovingiens, comme l'a montré K. EWALD, *Formelhafte Wendungen in den Strassburger Eiden*, in *VR*, t. 23, 1, 1964, p. 35-55.

53. L'idée que des tentatives pour écrire d'une manière qui se démarque de la langue traditionnelle et imite la langue populaire ont eu lieu à partir du VIII^e siècle a été d'abord émise par H. SCHUCHARDT, *Der Vokalismus*, t. 1, p. 63-64.

cette péréquation des proportions. Mais pour la tirer, nous devons nous référer à l'analyse faite par Gonzon de Novare de la situation linguistique en Italie. Elle est claire sous cet aspect : la langue courante reste, à ses yeux, en rapports étroits avec le latin. Considérons maintenant que nous sommes en possession d'un échantillon significatif de cette langue vulgaire dans les serments italiens qui sont contemporains de ce *testimonium*.

Un témoignage sur la situation sociolinguistique en Gaule au temps des *Serments de Strasbourg*, qui équivaldrait à celui qu'a porté Gonzon sur l'Italie de son époque, nous manque. Nous ne savons donc pas directement comment les lettrés carolingiens concevaient désormais le statut de la langue parlée populaire de France par rapport à la langue traditionnelle. Mais nous pouvons surmonter cette aporie en poussant plus loin que nous l'avons fait la comparaison entre les proportions déjà établies. Nous aboutissons en effet à la corrélation suivante : la distance linguistique séparant en diachronie les documents vulgaires d'Italie (apparus vers 950), aussi bien que de France (datés d'un siècle plus tôt), de leur langue mère commune est sensiblement invariable. En conséquence, il est très probable que pour un lettré de la Gaule du Nord, la langue représentée par les *Serments de Strasbourg* et, à travers eux, par le très ancien roman de France, pouvait encore être jugée proche du latin. Cela signifie, pour imiter l'expression de Gonzon, que la langue populaire paraissait vers 850 en France aux locuteurs lettrés *uicina latinitati*⁵⁴.

Rétrospective chronologique : 850 - 750 en Gaule *Rétrospective chronologique : 850 - 750 en Gaule*

Il convient ensuite de rapprocher cette déduction de ce que nous avons noté sur le concile de Tours⁵⁵. Nous y soulignons d'abord qu'il était plus exact de traduire *Romana lingua rustica* par "le latin des illettrés", pour des raisons qui tenaient à la logique des données et des situations que nous avons collectées et analysées, des origines à cette date de 813. Ces recoupements et ces rapprochements successifs conduisent ainsi à des acquis et à des déductions qui, par régression chronologique d'amont, depuis le X^e siècle italien et par progression chronologique d'aval depuis le V^e siècle africain définissent un ensemble de convergences. Tous les documents s'organisent, en effet, selon la logique qui suit.

Lorsque Gonzon décrit la langue vulgaire comme *uicina latinitati*, il est certain - le contexte le garantit - qu'il la considère comme du mauvais latin, puisqu'il explique qu'elle est éloignée du latin

54. La déduction ressort d'une égalité supposée de proportion qui repose sur trois données connues et sur une inconnue qu'il s'agit d'identifier : A (sentiment d'un lettré italien vers 950), B (échantillon de *volgare italiano* vers 950), C (échantillon de vulgaire français vers 850), X (sentiment d'un lettré français vers 850). Le raisonnement fait appel à une égalité qui pourrait s'écrire :
*** <Italie (950)>, A/ B = <France (850)>, X/ C.

55. Cf. *supra*, chap. VII, p. 000.

normatif et qu'elle perturbe, pour cette raison, l'expression d'un locuteur qui s'efforce de parler conformément aux règles classiques. Inversement et parallèlement, lorsque les évêques réunis à Tours - sans doute à la suite de décisions prises à la cour - donnent à la langue vulgaire le nom de *Romana lingua rustica*, c'est qu'ils la considèrent comme encore proche du latin. En effet, elle est un état corrompu de la langue savante ; elle ne donne que très péniblement accès à la compréhension orale de la langue de Rome par les fidèles illettrés, qui ne parlent donc que la variante non grammaticale de cette langue ; elle a gardé néanmoins un air de famille suffisant avec le latin pour que les pasteurs l'appellent du même nom, mais corrigé par un adjectif. Ainsi, la conscience linguistique des lettrés des années 800 en Gaule nous apparaît-elle avec clarté, dans la mesure où d'un pays à l'autre et d'un siècle à l'autre, nous constatons que leurs impressions et leurs réactions se complètent et se correspondent sans que nous puissions déceler de failles ni de contradictions dans cette cohérence.

Cette conclusion peut-elle mieux rendre compte de la présence de l'adverbe *facilius* dans le canon 17 émis par le concile de Tours en 813 ? La langue parlée du VII^e siècle aurait-elle présenté de fait quelques éléments conservateurs supplémentaires, qui auraient maintenu avec le latin des liens plus distendus que pendant les siècles précédents, mais moins relâchés que pendant le IX^e siècle ? La proximité à la langue traditionnelle aurait-elle été plus grande alors qu'on ne l'aurait cru ? Il est certain que, malgré leur caractère nettement roman, les *serments de Strasbourg* offrent encore, au milieu du IX^e siècle, certains traits qui les rattachent encore au latin parlé tardif⁵⁶. Il n'est pas impossible que, de 789 à 842, un demi-siècle de transformations - peut-être rapides⁵⁷ - se soit en effet ajouté

56. Sur la signification sociolinguistique de la présence de cet adverbe, cf. *supra*, chap. VII, p. 000. Les caractères essentiels de la langue des Serments ont été étudiés dans les études citées *supra*, n. 48 et 52. On verra aussi D'A.S. AVALLE, *Protostoria*, p. 427-469. Le trait le plus remarquable est l'emploi du datif synthétique (qui recouvre un cas régime indirect) : *meon fradre Karle in damno sit, son fradre Karlo jurat*. Ensuite, ces datifs sont tous antéposés, comme les accusatifs (cas régimes directs), aux verbes dont ils dépendent. L'ensemble contribue à donner au texte un déroulement syntagmatique qui rappelle l'énoncé latin.

57. Nous avancerons ici une hypothèse anthropologique. Jusqu'à ce que la réforme linguistique prenne de l'ampleur à partir du règne de Charlemagne, la langue des locuteurs illettrés n'a pas été soumise à une censure très sévère : la communication écrite et la communication orale vivant encore en symbiose partielle, les modèles supérieurs de la langue étaient peut-être d'autant mieux acceptés par les couches inférieures de la population que la langue de ces dernières interférait aisément avec celle que parlaient les *potentes*. Il en alla tout autrement à partir du moment où commença une sorte de répression linguistique. On peut imaginer que les fidèles illettrés réagirent - au moins au niveau collectif et inconscient - négativement à une entreprise qui rejetait leurs modes naturels d'expression d'une manière si ouverte et si nouvelle. Il put s'ensuivre un oubli encore plus rapide des dernières superstructures latines : le résultat de

aux bouleversements du VII^e siècle. D'autre part, et inversement, la restauration du langage n'était qu'à ses débuts en 813. Tous ces facteurs conjugués permettent de supposer que la communication verticale latine fonctionnait encore, dans une mesure très réduite, avec la masse des fidèles illettrés. Cela est d'autant plus vraisemblable que la continuité et le parallélisme des situations que nous venons d'évoquer dans ce chapitre invitent à le conclure.

Ces rapprochements successifs ont montré que les *testimonia*, étendus sur une période de plusieurs siècles et donnés en des centres géographiques distincts, suggèrent une réalité dont les mots rendent compte avec précision et exactitude, dans la mesure où leurs variations déploient sur une longue durée les épisodes logiques d'une histoire générale de la communication. Resserrons à présent notre perspective en une analyse individuelle de la communication.

Alcuin face aux romanophones

Nous avons conclu que, pour un lettré carolingien vivant dans les années 850, donc à fortiori deux ou trois générations plus tôt, le protoroman de France demeurait en rapport assez étroit avec le latin pour être qualifié de "latin d'illettré". La différence était cependant trop sensible pour que les orateurs pussent faire l'économie d'une véritable traduction. Les avantages de cette solution, dans le cas de langues aussi radicalement distinctes du latin que le germanique, ont orienté en ce sens les lettrés pour ce qui concernait aussi le domaine latin. La communication orale a compensé les pertes inévitables qu'imposa la contrainte de traduire, au message pastoral : celui-ci fut ainsi détaché de sa tradition linguistique propre, par une amélioration importante de sa communicabilité due à une spontanéité et à une aisance bien plus grandes⁵⁸.

Cette nécessité a fait surgir l'idée, chez les professionnels de la communication d'alors, qu'il s'agissait non plus de latin, mais d'une langue nouvelle. La coexistence d'une langue parlée populaire, qui n'était plus latine, avec une langue savante, qui l'était toujours, sur un sol dont l'appartenance à la latinité était immémoriale, était d'autant plus difficile à discerner que la présence des registres vulgaires⁵⁹ était une donnée aussi ancienne que l'existence de la langue de Rome, et bien connue des lettrés. Qu'enseignaient, en effet, les traités composés dès l'Antiquité par les maîtres de grammaire et de rhétorique ? A conquérir le maniement d'une bonne langue qui satisfît aux critères de l'*elegantia* : tâche ardue et longue, parce

la restauration carolingienne aurait été là tout à fait destructeur. Nous avons développé cette idée dans le chapitre VI, *Métamorphoses linguistiques*, de *Genèse culturelle*.

58. Sur cette évolution en domaine germanique, cf. L. LENTNER, *Volkssprache und Sakralsprache*, p. 54 sqq.

59. Ce sont les registres qui sont désignés sous le code B 1-3 dans notre tableau du chap. I, p. 000.

qu'elle supposait la conquête d'une *ars dicendi*⁶⁰.

Retournons la proposition : il n'était pas naturel à un orateur "romain" de parler une langue pure, puisque cela demandait l'acquisition d'un savoir ; autrement dit, le lot commun des latinophones était de manquer d'*ars*, de *grammatica*, de *rhetorica*, de *dialectica*⁶¹. Quand Alcuin compose ses traités sur la latinité, il hérite donc d'une tradition pluriséculaire ; à la suite des grands maîtres, mais aussi des maîtres mineurs, il cherche à procurer à ses lecteurs-locuteurs l'accès à une langue correcte⁶². Or ceux-ci avaient beaucoup traité des fautes commises contre la morphologie et la syntaxe, et de ces *uitia* qui gâtaient un beau langage. Ces *uitia* n'étaient pas nés de l'exercice imaginaire d'une pédagogie sans rapports avec la réalité⁶³.

Mal parler était fréquent en terres latinophones ; c'était chose constante en terres romanophones. Qu'Alcuin soit venu d'un pays coupé de sa tradition latine ancienne par plusieurs siècles de pratique du vieil anglais ne l'empêcha nullement d'avoir compris que la maîtrise d'une latinité correcte avait réédité un combat contre les vulgarismes et la rusticité datant des siècles mêmes de Cicéron et de Quintilien. Il n'a donc pas été surpris d'entendre, sur les lèvres des romanophones de souche qu'il a rencontrés sur le continent, une langue dont Sidoine Apollinaire disait déjà qu'elle était gâtée par la rouille des barbarismes⁶⁴. Son étonnement est plutôt venu de ce que les traits vulgaires qui auraient dû être éliminés de certaines *Vies de saints*, y fussent toujours présents, et fissent un écho fâcheux aux

60. L'analyse a été tracée par R. VOLKMANN, *Die Rhetorik*, p. 393 sqq.

61. C'est notamment ce qu'on peut comprendre à travers la distinction de Cicéron entre *ars*, *doctrina* et *usus*. Cf. les commentaires sur ces textes de J. FONTAINE, *Isidore*, p. 235.

62. Cf. *supra*, chap. VI.

63. L'étude des *uitia* a nourri notamment les études philologiques (M. NIEDERMANN, *Phonétique historique du latin*, Paris, 1953) ; les romanistes ont également tiré des indications concrètes nombreuses des grammairiens tardifs (H. SCHUCHARDT, *Der Vokalismus*). Le séminaire 1983-84 de P. FLOBERT a été consacré à l'EPHE (IV^e section) à déterminer quelles déformations réelles correspondaient aux avertissements des grammairiens (cf. Livret 3, Paris, 1987, p. 53), etc...

64. Sid. Apol., ep., 2, 10, 1 : "Illud appone quod tantum increbuit multitudo desidiosorum ut, nisi uel paucissimi quique meram linguae latiaris proprietatem de triuialium barbarismorum robigine uindicaueritis, eam breui abolitam defleamus interemptamque : sic omnes nobilium sermonum purpurae per incuriam uulgi decolorabuntur". Il s'agit de la survie du latin parlé littéraire, et non du latin parlé populaire ; cf. notre étude *La rouille et la lime : Sidoine Apollinaire et la langue classique en Gaule au V^e siècle*, in *Mélanges J. Fontaine*, sous presse au CNRS.

incorrections "rustiques" de la langue commune. Il qualifie donc discrètement telle rédaction, mal nettoyée de la rouille des vulgarismes, de *minus polita locutio* : c'était du mauvais latin écrit, mais du latin quand même.

Filtres de perception linguistique

Que dut-il penser du latin parlé à la cour ? Et de la langue parlée par les illettrés ? Laissons de côté la question proprement phonétique : la prononciation variait d'un pays à l'autre, sinon d'une région à l'autre⁶⁵. Mais qu'en était-il des autres éléments de la langue ? Traits latins et traits romans étaient mêlés ; les seconds, multipliés : un lettré comme Alcuin les analysait-il comme étranger à la latinité ? Ce n'est pas sûr, puisqu'il a laissé passer dans sa langue écrite - surtout dans sa correspondance - de nombreux romanismes⁶⁶. Prenons le cas de l'expression du futur. Le tableau suivant offre une reconstitution de ce que pouvait être la grille de perception de notre auteur. Il part du principe qu'en période de changement linguistique - comme dans les zones de contact entre dialectes apparentés - règne un polymorphisme intense⁶⁷.

65. C'est pourquoi nous n'accordons pas un crédit complet à la thèse trop réductrice soutenue par R. Wright dans son livre *Late latin and early romance*. Nous nous sommes expliqué sur nos raisons dans notre article *Vox agrestis, Quelques problèmes d'élocution d'Hippocrate à Alcuin*, in *Etudes Antiques, De Cassiodore à Alcuin*, n° spécial de *Trames*, Limoges, 1985, p. 195-208. Rappelons notamment que, contrairement aux affirmations de R. Wright, absolument rien dans les prescriptions d'Alcuin ne concerne la prononciation. Nous ne pouvons traiter ici le détail de la question (cf. p. 200-203 de notre étude).

66. Nous les avons étudiés dans un article, *Théorie et pratique du style chez Alcuin : rusticité feinte et rusticité masquée*, in *Francia*, t. 13, 1986, p. 579-601.

67. C'est un enseignement de la dialectologie. Cf. en particulier J. SEGUY, *Les atlas linguistiques de la France par régions*, in *Les parlers régionaux*, Paris, 1973, p. 65-80. Ces observations ont été confirmées par l'étude du créole comme vient de l'exposer C. HAGEGE, *L'homme de paroles (2)*, Paris, 1986, p. 36 sqq. Nous avons tenté des rapprochements analogiques entre ces phénomènes en synchronie et les transformations diachroniques dans l'article *Géographie linguistique et linguistique diachronique*, notamment à propos du polymorphisme.

EXPRESSION DU FUTUR DANS LA LANGUE PARLEE POPULAIRE	USAGE	PERCEPTION D'ALCUIN
1 - <i>Infinitif + habere</i> lexicalisé ;	Très fréquent.	a) Ne remarque pas l'absence du futur I ;
2 - <i>Infinitif + habere</i> séparé ;	Fréquent.	
3 - <i>Infinitif + debere,</i> <i>uelle, posse etc...</i> ;	Assez fréquent.	b) Sous-estime la fréquence de 1 ;
4 - <i>Futur II</i> ;	Assez fréquent.	c) Prête attention à 2-3-4.
5 - <i>Futurs en - urus</i> "pétrifiés".	Sporadique.	

Par commodité, et suivant un usage bien établi, nous désignons par futur I le futur de l'*imperfectum* (futur "ordinaire"), et par futur II celui du *perfectum* (futur antérieur)⁶⁸. L'usage des tournures 1 et 2, qui sont le véritable nouveau futur, en pleine expansion dans le protoroman, a été d'autant moins récusé par Alcuin que ses lettres en révèlent un emploi régulier de sa part⁶⁹. On mesure donc la

68. De la vaste bibliographie sur cette question, nous retenons H. SCHUCHARDT, *Der Vokalismus*, t. 2, p. 510-512 ; PH. THIELMANN, *Habere mit dem Infinitiv und die Entstehung des romanischen Futurums*, in *Archiv für lat. Lexicographie und Gram.*, t. 2, 1885, p. 48-89 et 157-202 ; E. LÖFSTEDT, *Syntactica*, t. 2, p. 63 sqq. ; M. LEUMANN, J.B. HOFMANN, A. SZANTYR, *Lateinische Grammatik*, t. 2, p. 309 (par. 173) et 314-315 (par. 175 g) ; chez les romanistes, P. FOUCHÉ, *Morphologie*, p. 388-412 et P. BEC, *MPhR*, t. 1, p. 151-152. Des mises au point récentes ont été faites par D'ARCO SILVIO AVALLE, *Protostoria*, p. 253 sqq. et B. MULLER, *Die Probleme des romanischen futurums (Auch eine Erwiderung)*, in *ZRPh*, t. 86, 1970, 3/4, p. 401-426. Cependant, il n'existe pas encore d'étude chiffrée systématique qui comptabiliserait les familles morphologiques de complément et de substitution au futur I, dans les textes de la période transitionnelle. Notre synthèse a été établie à partir des indications directes ou indirectes que fournissent les travaux que nous avons cités et à partir de nos propres dépouillements.

69. Voir notre étude, *Théorie et pratique* p. 589-590.

difficulté d'une analyse linguistique d'où puisse émerger clairement, du flux continu des différents morphèmes, la notion de conjugaison romane et non pas romaine. Il a certainement fallu qu'en situation de communication verticale, les lettrés carolingiens se soient heurtés à l'incompréhension régulière de leurs auditeurs quand ils employaient le futur I, et qu'ils aient été obligés de le remplacer systématiquement par les tournures 1 et 2, pour prendre conscience d'une révolution linguistique.

Cette grille de lecture pourrait s'appliquer à d'autres catégories morphologiques comme la voix passive (dans sa partie synthétique de l'*infectum*), ou à des cas comme le génitif, le datif ou l'ablatif⁷⁰. Soulignons-le : les défaillances de la communication, lorsque les locuteurs lettrés ne remplaçaient pas, par son équivalent latin (mais usuel) ou roman, tel morphème purement latin et disparu de la langue parlée populaire, supposent que les auditeurs romanophones avaient perdu la compétence non seulement active (la capacité de produire et d'utiliser correctement ces morphèmes), mais aussi passive (la capacité de les comprendre à l'audition) des traits latins en question⁷¹.

III - MODELES LINGUISTIQUES EN QUESTION

L'histoire littéraire de la communication que nous avons ainsi tracée présente des caractères satisfaisants pour l'esprit. Elle a

70. Sur le développement et les transformations de ces cas en latin tardif, outre les mises au point faites par la grammaire de J.B. Hofmann et A. Szantyr, et par le manuel de V. Väänänen, on se reportera aux travaux d'E. LÖFSTEDT, *Syntactica*, 1 et 2, et de DAG NORBERG, *Syntaktische Forschungen* et *Beiträge zur spätlateinischen Syntax*, qui ne suivent pas un plan régional. On se réfère surtout aux importantes thèses de M.A. PEI, *The language*, citée *infra*, n. 92, de L.F. SAS, *The noun declension*, citée *infra*, n. 92 et de G.A. BECKMANN, *Die Nachfolgekonstruktionen*, citée *infra*, n. 105, qui concernent spécialement la Gaule.

71. Les concepts de compétence active et de compétence passive ont été surtout développés par l'école fondée par N. CHOMSKY (grammaire générative) ; cf. N. RUWET, *Introduction*, p. 16 sqq. Les difficultés créées par la dissolution de la compétence passive sont reflétées dans les textes par l'apparition des gloses, à partir de la fin du VIII^e siècle : cf. sur ce point *infra*, n. 135 et n. 156.

montré que les auteurs et les textes de cette période, si complexe dans l'évolution de l'Occident, pouvaient répondre de manière précise, cohérente et détaillée à des questions qu'on avait eu tort de ne pas leur poser jusqu'ici avec une insistance et une rigueur suffisantes⁷².

De l'histoire de la communication à la linguistique diachronique

Mais ces traits positifs et ces acquis ne doivent pas masquer de nouvelles interrogations. Car accepter l'idée que la communication écrite traditionnelle et la communication orale populaire aient maintenu, si peu que c'eût été parfois, les liens qui les unissaient, et que la communication verticale se soit prolongée au moins jusqu'au VII^e siècle en France, un peu plus longtemps en Espagne, et près de deux cents ans de plus en Italie, cela pose bien des questions sur l'évolution du latin parlé tardif et sur la chronologie des transformations qui l'ont fait se métamorphoser en différents romans archaïques. L'hiatus est vaste, en effet, entre les dates proposées et les chiffres établis dans les reconstructions usuelles et admises que nous énumérons en commençant ce travail⁷³.

Nous avons cependant vu que les datations hautes (IV^e/V^e siècles) n'étaient pas les seules hypothèses émises, et qu'il y eut place pour des périodisations beaucoup plus tardives (VII^e, voire VIII^e siècle). Les conclusions que nous avons pu tirer de nos analyses plaident nettement en faveur d'une chronologie tardive ; mais à quel point de probabilité ? Et quelles sont les conséquences proprement linguistiques de notre exposé sociolinguistique ? Nous essayerons, au terme de ce travail, de proposer une restitution diachronique des phénomènes de langue, en nous efforçant de la concilier avec la description correspondante des phénomènes de communication que nous venons d'établir. Nous devons écarter tout d'abord une interprétation récente qui prétend parvenir à ce résultat, mais qui n'est, à notre avis, qu'un trompe-l'oeil méthodologique.

Caractères de l'interprétation diglossique

On a cru, en effet, assez récemment, surmonter la contradiction - qui n'aurait alors été qu'apparente - entre les *testimonia* d'après lesquels les lettrés auraient continué de s'adresser en latin à la masse des fidèles et à être compris d'eux, et les reconstitutions des philologues romanistes selon lesquelles la langue parlée populaire serait devenue romane dès les IV^e et V^e siècles, en faisant appel au concept de *diglossie*⁷⁴. Cette interprétation diglossique repose sur

72. Sur ce questionnaire, cf. *supra*, chap. I.

73. Sur ces oppositions, cf. chap. I, p. 000.

74. Nous avons fait brièvement allusion à cette solution dans notre chapitre I. Il ne nous a pas paru possible de discuter de la validité du concept à propos de la latinité du très haut Moyen Age avant d'être parvenu au terme de notre démarche. Mais comme la définition du concept engage sa validité, nous rappelons ici que la diglossie n'est pas le bilinguisme. Elle suppose en effet qu'à

une exploitation très large de la distinction méthodologique entre compétence passive et compétence active chez un locuteur. Les illettrés auraient parlé un protoroman, auraient été incapables de parler le latin, mais auraient encore compris ce dernier. Cette théorie, bâtie il y a une trentaine d'années, à partir d'un échantillonnage tiré de quatre langues non néo-latines, a été d'abord émise par l'inventeur du concept, qui a proposé de l'appliquer aux terres romanes⁷⁵. Elle a été acceptée et utilisée dans divers travaux - certains très importants - qui ont suivi cette invention⁷⁶.

Nous ne la croyons pas recevable, dans le cas de l'Occident Latin, au moins dans les siècles qui ouvrirent la période de transition entre l'Antiquité tardive et le Moyen Age, et dans la forme initiale sous laquelle elle a été exposée. Elle a, de toute manière, subi de nombreuses modifications dans la mesure où elle a été confrontée aux réalités les plus diverses des langues modernes, jusqu'à perdre

l'intérieur d'une même communauté, une partie, minoritaire, des locuteurs emploie une forme archaïque et prestigieuse de la langue que parle l'ensemble de la communauté, cela dans des circonstances précises (cérémonies, liturgie) ; inversement, la majorité des locuteurs ne parle que la forme la plus évoluée et la plus dépréciée de cette même langue. En outre, les circonstances dans lesquelles la forme archaïque et la forme évolutive sont employées sont toujours distinctes : il y a complémentarité des fonctions.

75. L'article fondateur est celui de C.A. FERGUSON, *Diglossia*, in *Word*, t. 15, 1959, p. 325-340. Nous ne pouvons ici résumer cet article, si intéressant et riche ; nous donnons seulement une traduction de la définition précise qu'en offrait l'auteur au terme de son essai : "La diglossie est une situation de langue relativement stable dans laquelle, outre les dialectes fondamentaux de cette langue (qui peut comporter une norme générale ou des normes régionales), il existe une variété de cette langue très divergente, hautement codifiée (et souvent plus complexe grammaticalement), qui est le support d'un corpus important et prestigieux d'une littérature écrite, qui provient soit d'une période antérieure de la même communauté, soit d'une autre communauté, qui est apprise essentiellement grâce à une éducation normative, et qui est employée pour la plupart des fonctions de communication écrite et orale normative, mais qui n'est employée par aucun secteur de la communauté pour la conversation courante (p. 336)". L'application à l'Occident latin n'est que suggérée, p. 337, mais, il faut le souligner, sans précision chronologique. On ne sait donc pas à quelle époque précise songe C.A. Ferguson : VI^e, VII^e, VIII^e siècles ? A y regarder de près, il nous est apparu qu'il se référait au Moyen Age proprement dit, plutôt qu'au très haut Moyen Age.

76. Ceux-ci font partie des études énumérées dans notre introduction, chap. I : H. LÜDTKE, *Die Entstehung* ; M. RICHTER, *A quelle date* ; G. SANDERS, *Le remaniement* ; R. WRIGHT, *Late latin* (celui-ci pousse l'application du concept à ses ultimes conséquences). Il faut y ajouter H. et R. KAHANE, *Decline and survival of western prestige languages*, in *Language*, t. 55, 1979, p. 183-198.

beaucoup de sa claire unité⁷⁷. Notre critique se référera tout d'abord, afin de ne pas nous engager dans des approximations floues, aux définitions strictes données par l'inventeur du concept ; elle se bornera ensuite à quelques points cruciaux⁷⁸.

Conservation du diasystème en latin tardif

Tout d'abord, C.A. Ferguson a organisé son exposé sur un modèle inductif construit à partir de quatre situations qu'il juge diglossiques : arabe (classique/ dialectal) ; germanique (allemand standard/ alémanique) ; français (français littéraire/ créole) ; grec (puriste/ populaire)⁷⁹. Ferguson énonce l'axiome suivant : "Il existe toujours des différences profondes entre les structures grammaticales de la langue conservatrice (ou supérieure - *High level* dans la terminologie de l'auteur -) et de la langue populaire (ou inférieure - *Low level* -)"⁸⁰. Mais, s'il est vrai qu'au moins deux de ces langues, dans les exemples choisis par l'auteur, présentent des structures qui distinguent nettement un niveau supérieur (conservateur) et un niveau inférieur (évolutif), ces niveaux demeurent tout de même en rapports suffisamment étroits pour que l'on puisse les considérer comme les deux formes d'une même langue, du point de vue, choisi par l'auteur lui-même, de leur ossature grammaticale (morphologie et syntaxe).

Le grec moderne se divise en deux niveaux (au moins)⁸¹ de langage :

77. Différents états de la question ont été réalisés. Les plus récents sont ceux de G. DRETTAS, *La diglossie, un pèlerinage aux sources*, in *BSL*, t. 76, p. 61-98 (avec bibliographie), C. MARCELLESI, *Bilinguisme et diglossie*, in *Langue française*, t. 69, 1986, et G. KREMELITZ, *Diglossie, Possibilités et limites d'un terme*, in *Lengas, Dix années de sociolinguistique*, t. 22, 1987, p. 199-213. Une intégration du concept dans un ensemble opératoire plus ample a été proposée par C. HAGEGE, *Pour une typologie des statuts et des fonctions des langues humaines*, in *BSL*, t. 80, p. 1-13.

78. Le détail de cette discussion est étroitement lié à l'état des conclusions que nous avons présentées, *supra* p. 000 de ce chapitre, et à la tentative d'analyse linguistique diachronique que nous allons proposer *infra*, p. 000.

79. C. FERGUSON, *Diglossia*, p. 326 ("The defining languages").

80. *Ib.*, p. 333 : "There are always extensive differences between grammatical structures of H and L".

81. Nous renverrons simplement aux ouvrages déjà cités d'H. PERNOT, *D'Homère à nos jours* et d'A. MIRAMBEL, *Grammaire du grec moderne*. Le conservatisme du grec moderne est évident, même par rapport à la plus conservatrice des langues romanes, l'italien, surtout du point de vue, essentiel, de la morphologie et de la syntaxe : maintien d'un système casuel (même simplifié), du genre neutre, d'une voix passive et médio-passive, etc... Soulignons, en outre, que les composantes sont plus complexes : on devrait distinguer cinq "états de langue" en Grèce ; cf. l'utile synthèse de S. Pop, *La dialectologie*, t. 2,

mais la *dimotiki* et la *katharévoussa* font partie du même ensemble linguistique, surtout du point de vue précis retenu par Ferguson : celui de la grammaire - les différences sont sûrement plus accusées dans le lexique⁸². La langue arabe se prête à une présentation identique : les modifications et les simplifications qui séparent l'arabe littéraire (coranique) de l'arabe dialectal (non-littéraire) n'empêchent pas de reconnaître dans l'un comme l'autre registre de langue une même entité.

Il est, notamment, inexact d'affirmer que "l'arabe classique a trois cas nominaux marqués par des désinences, mais que l'arabe dialectal a perdu tout cela"⁸³. La syntaxe des cas est toujours bien vivante en arabe moderne, même si les marques ont pu s'effacer partiellement dans certains parlers⁸⁴, comme dans l'allemand contemporain par rapport au vieil allemand⁸⁵. Le système verbal est, en outre, remarquablement conservé ; il en va de même pour l'outillage syntaxique. Ainsi, les registres de langue arabe, que leurs différences proviennent du temps ou de l'espace, s'intègrent toujours au même "diasystème"⁸⁶. Le grec est justiciable d'une analyse

p. 1043-1047 et surtout la grande étude de Y. TARABOUT, *La langue de Valaoritis*, Athènes, 1970.

82. Cependant, le fait est connu, c'est le lexique qui a été le plus transformé par l'apparition et l'extension de la religion chrétienne, jusqu'à changer profondément le paysage sémantique hérité du latin classique. Cf. les études de C. MOHRMANN et les mises au points d' E. LÖFSTEDT, *Late latin*, p. 68 sqq. et p. 143 sqq.

83. C.A. FERGUSON, *Diglossia*, p. 333 : "Classical Arabic has three cases in the noun, marked by endings ; colloquial dialects have none".

84. Les oppositions entre cas sujet (nominatif)// cas direct (accusatif) et cas indirect (datif/ génitif/ ablatif) sont toujours présentes dans une majorité de dialectes ; elles ne représentent d'ailleurs pas une modification fonctionnelle par rapport à l'arabe classique, qui était déjà bâti sur ce modèle. La seule réduction entre langue classique et langue moderne s'est produite au niveau des désinences, qui sont partiellement effacées. Mais elles demeurent opératoires et appartiennent donc encore aux structures profondes. Voir R. BLACHERE, *Grammaire de l'arabe classique* ; CH. PELLAT, *Langue et littérature arabes* ; J.J. SCHMITT, *L'arabe sans peine* (parlers du Liban), 2 vol., Paris, 1975.

85. On se reportera au livre d'A. JOLIVET et F. MOSSE, *Manuel de l'allemand du Moyen Age*.

86. Le concept de diasystème a nourri les travaux d'U. WEINREICH, *Is a structural dialectology possible ?* in *Word*, t. 10, 1954, p. 388-400, de Z. MULJACIC, *Fonologia generale e fonologia della lingua italiana*, Bologne, 1969, p. 501 sqq. et de P. BEC, *Manuel pratique d'occitan moderne*, Paris, 1973, p. 24-25. Le diasystème représente ici l'abstraction paradigmatique, l'ossature structurale (morphologique et syntaxique) dans laquelle chaque état de la langue se définit en synchronie et en diachronie.

identique.

Appliquons maintenant cette présentation diglossique de manière rigoureuse au latin parlé tardif. Si la langue de niveau inférieur (la langue des locuteurs illettrés dans notre cas) y avait été dans le même rapport avec la langue de niveau supérieur (la langue des locuteurs lettrés) aux V/V^e siècles (et plus tard éventuellement) que ces deux registres (inférieur et supérieur) le sont actuellement l'un par rapport à l'autre en pays hellénophones et arabophones, cela aurait signifié que la langue parlée populaire n'était pas dès lors du protoroman, mais encore du latin tardif - altéré et simplifié, mais latin au sens large du terme⁸⁷.

La notion de diglossie ne serait donc recevable, dans les pays et les siècles que nous étudions, qu'à la condition d'admettre que les locuteurs étaient encore latinophones. La naissance des langues romanes signifie, au contraire, qu'en Occident latin, le diasystème s'était démembré (quelle que soit la chronologie choisie, mais les tenants de l'interprétation diglossique admettent souvent les datations hautes des romanistes). Il s'ensuit que ce principe explicatif ne saurait, dans ce cas, rendre compte de manière satisfaisante d'une bipolarité de langue roman/ latin, puisqu'il ne surmonterait pas l'hiatus constaté : au contraire, appliqué rigoureusement, il conduirait à l'effacer⁸⁸.

Communication horizontale des lettrés

L'utilisation du concept de diglossie depuis Ferguson nous semble aggraver son inadaptation à une assez large part de la réalité dont il est censé rendre compte. Un deuxième argument important plaide, de toute façon, contre son application généralisée à l'Occident latin. La définition complète que ce linguiste propose du concept se termine par l'affirmation suivante : la langue de niveau supérieur " est apprise essentiellement grâce à une éducation spéciale et elle est employée pour de nombreuses fonctions de communication écrite et de communication orale d'apparat, mais ne l'est dans aucun secteur de la communauté en conversation ordinaire⁸⁹". La dernière assertion ne se vérifie pas en Occident Latin. Tous les *testimonia* que nous avons réunis indiquent que la communication orale horizontale des lettrés

87. Sur ce problème voyez, *infra*, dans ce chapitre, notre proposition de typologie et notre chronologie du changement linguistique.

88. Soulignons-le : H. et R. Kahane, qui ont appliqué dans leur travail cité *supra*, n. 76, les règles d'analyse développées par C.A. Ferguson aux domaines du grec ancien et du latin, font commencer la période diglossique de l'Occident Latin, non pas au VI^e siècle, mais au IX^e, au moment et à la suite de la Renaissance carolingienne (p. 386 de leur article, répété p. 393) : ils laissent de côté les VI^e-VIII^e siècles. C'était, à notre avis, également l'opinion de C.A. Ferguson lui-même.

89. Texte cité *supra*, n. 75.

se faisait en latin ; aucun n'implique le contraire, même en des périodes tardives⁹⁰. Tout le monde médiéval est traversé de cette latinité quotidienne réservée aux intellectuels, mais déployée en des situations bien moins restrictives que les cas ici précisés par Ferguson.

Enfin, dernier argument, cet auteur désignait en outre, parmi les caractéristiques de la diglossie, la grande stabilité du phénomène, qui "aurait duré au moins plusieurs siècles"⁹¹. La longue durée correspond certainement à l'histoire des langues arabe et grecque. Mais ces deux idiomes se caractérisent précisément par leur grand conservatisme : elles n'ont pas été soumises à la même pression évolutive que le latin parlé tardif ; il ne s'est pas produit en elles cette chaîne de transformations qui a provoqué un éclatement complet des structures grammaticales anciennes, et leur remplacement par des systèmes neufs.

L'histoire de la communication, selon que l'on considère l'Occident Latin ou l'Orient grec et arabe, a donc de fortes chances de présenter des chronologies très différenciées. A une situation de langage plutôt stable, née sans heurts particuliers, installée dans la quiétude d'échanges modérément perturbés entre les niveaux d'une même langue, on doit opposer une évolution instable, passant d'une économie prospère de la communication à une grave crise de celle-ci. Une telle distinction, dans le domaine de la communication, implique une conception toute différente du changement linguistique.

Ecriture latine et langue parlée

Nous avons ainsi refusé une interprétation linguistique qui offrait l'avantage commode d'une conciliation apparente entre deux constatations contradictoires : le maintien (bien attesté) de la communication verticale latine jusqu'à une époque tardive, d'un côté ; la disparition (celle-ci supposée) du latin comme langue commune dès une époque précoce, de l'autre. Nous devons au contraire affronter de nouveau cette difficulté et tenter de reconsidérer pour y réussir le difficile problème de la nature des rapports entre la langue écrite et la langue parlée. D'autres travaux, qui partent de principes bien plus recevables que la conception diglossique, nous y aideront. Leur interprétation des procès linguistiques, qui se sont déroulés en Occident latin du V^e au VIII^e siècle, s'accorde avec l'évolution de la communication verticale que nous venons de constater. En ce sens, ils rendent mieux compte du paradoxe apparent, qu'ils tendent à juste titre à ramener avec raison à des proportions plus exactes.

On doit d'abord en revenir aux études menées il y a un demi-siècle par deux élèves d'H.F. Muller : M.A. Pei et L.F. Sas⁹². Le moment est,

90. Un exemple illustre est celui de Gonzon de Novare (cf. Annexe 3).

91. Cité *supra*, n. 75.

92. M.A. PEI, *The Language of the Eighth Century Texts* ; L.F.

en effet, venu de corriger quelque peu certains jugements sévères portés sur eux, car ils n'ont pas rendu justice à leurs mérites. Or, leurs travaux ont produit des résultats très positifs, fondés sur des données qui devraient nourrir la réflexion sur les mouvements linguistiques diachroniques de cette période. Selon un reproche adressé aux recherches de ces deux philologues, ils auraient considéré que la langue des documents analysés par eux présentait tous les traits d'une langue non seulement écrite, mais également parlée : et cela, non seulement par une élite intellectuelle, mais par la masse de la population.

"Un paysan gaulois aurait donc dû, selon Pei, parler de la même façon que les scribes du roi, lors de la rédaction des décrets et des diplômes royaux⁹³ !". Un tel compte-rendu caricature sensiblement les positions de l'auteur : à plusieurs reprises, il apporta les nuances nécessaires à sa thèse, et reconnut que les textes contiennent "de larges proportions de tours archaïques et traditionnels qui tendent à obscurcir l'état réel de la langue⁹⁴". En outre, l'ensemble de ses conclusions montre qu'il pensait, en considérant la langue des diplômes comme caractéristique de la langue parlée, à la structure d'ensemble de la langue (au diasystème) et non pas à telle tournure particulière d'aspect trop classique, effectivement présentée comme une pure réminiscence littéraire⁹⁵. Dans son résumé final,

SAS, *The Noun Declension System*. Cf. *supra*, chap. I, p. 000. Au terme de notre enquête sur la communication, et une fois écartée l'interprétation diglossique de son histoire, nous pensons pouvoir nous prononcer, dans une mesure que nous préciserons le plus possible, en faveur d'une large partie de ces travaux.

93. DAG NORBERG, *Syntaktische Forschungen*, p. 17 : "Ein gallischer Bauer hätte also nach Pei auf dieselbe Weise reden sollen, wie die Schreiber des Königs bei der Ausfertigung von königlichen Erlassen und Diplomen schrieben !".

94. M.A. PEI, *The language*, p. 355 : "The problem now confronts us : are we to accept them as fair representatives of the spoken language of the period, even while making full allowance for the fact that, owing to their legal nature, they contain large proportions of archaic and traditional locutions, which tend to obscure the true state of the language...?". Voir aussi la page 352. De toute façon, l'ensemble de la conclusion (p. 352-363), fait place à une analyse nuancée.

95. *Ib.*, p. 357 : "As we review the phenomena occurring in our own texts, we find in them not the state of anarchy and abysmal ignorance of a purely artificial tongue, but a living organic tongue with its own laws and its own grammatical rules ; a transitionnal tongue, no doubt, not a permanent in the sense that modern languages are permanent ; a tongue whose phenomena point clearly to an evolutionary condition, leading from an old to a new state of affairs ; a tongue in which there is still a subconscious conflict of tendencies, a struggle on the part of the old order to save and retain the wreckage of what was once classical latin, against the new, inarticulate, but triumphant tendencies which assert themselves more and more as time goes on...". Cette remarquable synthèse méritait une citation : nous

significatif à cet égard, M.A. Pei considère comme représentatifs de la langue vivante commune les traits vulgaires que ses statistiques font clairement apparaître en évolution rapide⁹⁶.

Deux codes en rapport fonctionnel

La méthode de tri linguistique mise ainsi en place permet de discerner les rapports qui régissaient l'évolution de la langue écrite par rapport à la langue parlée et de supposer qu'il exista entre elles une relation de cause à effet difficile à décrire exactement, mais certaine. Sa nature a été précisée par d'autres importants travaux. Dans la conclusion de sa thèse sur la morphologie des déclinaisons dans le latin mérovingien⁹⁷, L.F.Sas, a constaté qu'un certain nombre de formes présentes dans les chartes ne sauraient donner naissance à des désinences romanes ; il admettait, en conséquence, que la langue écrite n'était pas identique à la langue parlée de cette période⁹⁸. Cependant, il était convaincu de ce que cela ne signifiait nullement que les langues écrite et parlée par les scribes fussent devenues des structures hétérogènes l'une à l'autre⁹⁹.

Le cadre théorique dans lequel ces deux chercheurs ont accompli leurs travaux n'est donc pas déraisonnable : en réalité, il s'agissait à cette époque, dans les années 1920 à 1940, de réagir contre une tendance de la philologie romane, tendance née au siècle précédent mais toujours vivace alors, qui distinguait radicalement le latin littéraire et le latin parlé, malgré les travaux de défrichement menés à bien par M. Bonnet et E. Löfstedt dès 1890 et 1911¹⁰⁰. Le radicalisme des prises de position d'H.F. Muller a pu tenir en bonne part à la nécessité de réagir contre de tels excès. Mais ses élèves ont apporté à son manifeste, depuis lors, toutes les nuances nécessaires. On résumera la leçon qu'il convient d'en tirer : les documents écrits entretiennent des rapports assez étroits avec la langue parlée pour que leur analyse philologique puisse procurer une information précise sur l'évolution de celle-ci.

D'autres travaux, beaucoup plus récents, sont venus confirmer cette conclusion. A. Uddholm l'a montré dans le cas des formulaires de Marculf¹⁰¹. Au terme d'une analyse minutieuse des diplômes lombards, B.Löfstedt a conclu à son tour : "Ce serait une erreur de croire que

lui devons beaucoup de notre propre réflexion.

96. *Ib.*, p. 336-351.

97. L.F. SAS, *The Noun Declension System*, p. 467-495.

98. *Ib.*, p. 488-489.

99. *Ib.*, p. 479.

100. M. BONNET, *Le latin de Grégoire de Tours* ; E. LÖFSTEDT, *Philologischer Kommentar zur Peregrinatio Aetheriae*, Upsal, 1911.

101. A. UDDHOLM, *Formulae Marculfi* ; cf. *supra*, chap. V.

l'uniformité des textes ne serait qu'une couverture en trompe-l'oeil, sous laquelle se cacherait la réalité d'une diversité dialectale avancée¹⁰²". E. Itkonen soutient, après avoir étudié la *Vie de saint Léger*, que le rédacteur possédait une intuition linguistique vivante, d'après laquelle il apparaît clairement que le latin, tout en constituant une langue plus archaïsante qu'une langue vraiment naturelle, entretenait à l'époque mérovingienne un rapport systématique et fonctionnel (disons plutôt de symbiose) avec la langue parlée¹⁰³.

Preuves par la morphologie historique

Ainsi, notre lecture de l'histoire de la communication verticale trouve une confirmation dans cette catégorie de travaux ; et, en même temps, elle contribue à renforcer la validité de leurs propres conclusions et à incliner notre choix en leur faveur, parmi les chronologies proposées et les hypothèses exposées¹⁰⁴. Nous allons être à même de tenter de proposer un schéma théorique général qui, tenant compte de ces choix, mènera notre travail à son terme. Cependant, une recherche récente, menée avec tous les moyens de la linguistique et de la philologie à la fois latines et romanes, achèvera de nous donner des points de repères, simultanément théoriques et pratiques, précis et sûrs.

Le travail de G.A. Beckmann, sur la morphosyntaxe de l'ablatif instrumental en latin tardif et sur ses modalités de substitution dans le passage à l'ancien français¹⁰⁵, se termine par des pages qui offrent à la fois une synthèse des travaux antérieurs au sien, une chronologie fine des processus étudiés, et une leçon méthodologique générale sur ce champ d'investigations. Des listes exhaustives

102. B. LÖFSTEDT, *Studien über die Sprache der langobardischen Gesetze*, Stockholm, 1961, p. 206 : "Ich glaube jedoch, dass es verfehlt wäre, die uns in spätlateinischen Texten entgegentretende Uniformität lediglich als eine schriftsprachliche Decke zu betrachten, unter sich eine weitgehende dialektische Differenzierung der Alltagssprache verberge".

103. E. ITKONEN, *Un conflit entre facteurs phonétiques et facteurs fonctionnels dans un texte de latin mérovingien*, in *NPhM*, t. 70, 1969, p. 471-484. L'auteur examine la deuxième version de la *Vie de saint Léger* (fin du VII^e siècle) ; cf. *supra*, chap. V. Citons : "La variation qui a été observée ici, étant à la fois systématique et inconsciente, semble clairement relever d'une intuition linguistique vivante. Le latin mérovingien est à un degré certainement inhabituel une langue écrite..., mais il a quand même un rapport systématique et pour ainsi dire linéaire avec la langue parlée, bien que ce rapport ne soit pas d'ordinaire facile à percevoir".

104. Cf. notre chap. I.

105. G.A. BECKMANN, *Die Nachfolgekonstruktionen des instrumentalen Ablativs im Spätlatein und im Französischen*, Tübingen, 1963.

d'occurrences ont, en effet, permis à ce philologue de récuser le concept de diglossie pour rendre compte de l'évolution qu'il constate¹⁰⁶. Il souligne ensuite l'importance des facteurs sémantiques et psychologiques dans celle-ci¹⁰⁷ ; nie que les tournures prépositionnelles soient plus simples que les fonctions casuelles¹⁰⁸ ; définit le procès d'après lequel la langue parlée populaire réforme son usage des prépositions¹⁰⁹ ; distingue entre faits de parole et faits de langue dans les nouveaux types de constructions¹¹⁰.

Et il énonce une conclusion qui confirme pleinement les déductions que nous avons tirées des travaux antérieurement cités : "La rareté pluriséculaire des prépositions, même dans la tradition la plus vulgaire, montre manifestement qu'elles n'ont été (dans la langue parlée populaire), durant de nombreuses générations, qu'une variante expressive de l'instrumental¹¹¹". Cette conclusion revient à admettre que les textes écrits donnent en l'occurrence une représentation assez juste de la langue parlée et de son évolution. Sans en être la transcription fidèle, ils sont suffisamment influencés par les transformations qu'elle subit pour qu'un travail d'investigation systématique ouvre l'accès à la compréhension des phénomènes qui étaient réellement en jeu dans l'histoire de la langue parlée. L'auteur parvient d'ailleurs, lui aussi, à en déduire qu'il n'existait guère de traits dialectaux avant 600 en Gaule.

106. *Ib.*, p. 179. L'auteur préfère parler de "viele kontinuierlich ineinander übergehende Stilformen vorliegende".

107. *Ib.*, p. 188.

108. *Ib.*, p. 191.

109. *Ib.*, p. 198 : "Der Präpositionsgebrauch der spätla. Volkssprache ist weder ein Chaos noch ein System sich gegenseitig ausschliessender Kategorien, sondern die Wiedergabe einer Unzahl realer Beziehungen durch eine kleine Zahl sprachlicher Physiognomien". Soulignons que a) Pei ou Sas auraient pu écrire ces lignes ; b) l'idée qu'il ne s'agit pas de systèmes exclusifs, mais entremêlés est en effet incompatible avec la théorie diglossique. Cf. aussi la p. 200 de ce doctorat.

110. *Ib.*, p. 199 : "Die Geschichte jeder Nachfolgekonstruktionen des Instr. beginnt nun damit, dass einzelne Sprecher, von den lokalen Nebenassoziationen ihrer Vorstellung verführt, die Präp. benutzen und zwar zunächst in Fällen, die dem lokalen Sinn noch nahestehen. Auf dieser Stufe ist der Gebrauch noch okkasionelle, er gehört nur der *parole*, noch nicht der *langue* an". Sur le sens et les implications de cette distinction saussurienne, cf. O. SZMERENYI, *Richtungen der modernen Sprachwissenschaft*, t. 1, p. 44-49.

111. *Ib.*, p. 200 : "Die jahrundertelange Seltenheit der Präp. auch in der vulgärsten Überlieferung zeigt vielmehr, dass sie selbst dort während viele Generationen nur eine expressive Variante des Instr. gewesen sind". Cela revient à dire que les tournures archaïques et les tournures neuves ont cohabité pendant une période limitée dans le même flux de langue : c'était la thèse de Sas.

Thèses sur la chronologie des changements

Ces attendus semblent autoriser trois thèses. D'abord, il est exclu d'étudier les mécanismes linguistiques qui ont conduit à la naissance des langues romanes sans remonter aux textes latins des V^e - VIII^e siècles et sans les étudier sérieusement¹¹². Ensuite, ces textes reflètent de manière suffisamment fidèle l'évolution de la morphologie et de la syntaxe de la langue parlée générale, pour permettre d'en tirer des indications chronologiques sur les transformations dont elle fut l'objet¹¹³. Enfin, il est possible de se faire une idée de la chronologie relative de ces changements¹¹⁴.

Si, en effet, les variations constatées statistiquement, tant dans le maintien ou la chute des tours classiques (par exemple, les datifs synthétiques), que dans la multiplicité ou la rareté des tournures modernes (les datifs analytiques), doivent nous convaincre qu'une corrélation assez étroite persistait entre la langue écrite et la langue parlée, on sera tenté d'en déduire l'idée suivante : chaque fonction, étudiée dans son histoire individuelle, présentera, selon la période considérée, des paramètres différents, qui se manifesteront par des modifications successives et chronologiquement différenciées de la forme du cas qui supporte et représente cette fonction.

Etant donné que les cas obliques ont subi les transformations les plus importantes, dans le passage du latin parlé tardif aux langues romanes¹¹⁵, nous puiserons quelques exemples, sur ce point, dans les

112. Cette recommandation n'est pas gratuite. L'étude publiée tout récemment par R. DE DARDEL, *Esquisse structurale des subordonnants conjonctionnels en roman commun*, Genève, 1983, bâtit ainsi de purs *abstracta*, faute de prendre en considération les sources latines, que l'auteur écarte délibérément, comme si les travaux de défrichage qui en autoriseraient l'exploitation faisaient défaut !

113. Les travaux que nous avons cités (D'A.S. Avalle, G.A. Beckmann, B. Löfstedt, E. Löfstedt, H.F. Muller, M.A. Pei, L.F. Sas, etc...) invitent à conclure en ce sens. Les esquisses et les apports les plus récents le confirment : E. ITKONEN, *The Significance of Merovingian Latin to Linguistic Theory* ; B. LÖFSTEDT, *Rückschau und Ausblick auf die vulgärlateinische Forschung* ; E. VINEIS, *Latino volgare, latino medioevale, lingue romanze*.

114. Comme le montre G.A. BECKMANN, *Die Nachfolgekonstruktionen*, p. 176 : "Da sich sprachliche Änderungen nie sprunghaft vollziehen, lassen sich bei der Ablösung synthetischer durch analytische Sprachformen ganz schematisch drei Perioden unterscheiden : in der ersten steht die synthetische Form konkurrenzlos da ; in der zweiten tritt daneben die analytische ; in der dritten bleibt nur diese".

115. Cf. les analyses de W. MEYER-LÜBKE, *Grammaire des langues romanes*, t. 2, p. 5 sqq. et surtout p. 145-150.

travaux qui ont été cités. Les statistiques établies par L.F. Sas montrent que la langue populaire a éliminé par mutations successives la majorité des paramètres dont l'ensemble correspond à la fonction du datif classique. On le voit clairement d'après la manière distincte dont les scribes traitent les datifs singuliers de la première et de la deuxième déclinaisons. Le datif synthétique de désinence *-ae* (ou de désinence défectueuse en *-a* !) est régulièrement remplacé par les tournures associant la préposition *ad* à une désinence en *-am* ou en *-a* (lorsque le *m* d'accusatif était omis par l'écriture, comme dans la langue parlée)¹¹⁶. Au contraire, la désinence classique en *-o* de la deuxième déclinaison est d'un usage bien plus régulier¹¹⁷. Cependant, dans le cas du datif neutre de la deuxième déclinaison, c'est le substitut en préposition *ad* suivie d'une désinence *-o* qui est devenu la règle¹¹⁸.

Ces différences - qu'elles soient dues à des choix délibérés ou à une pratique inconsciente - montrent que la langue parlée ne procède pas à ses transformations d'une manière homogène, qui affecterait en même temps toute la structure linguistique considérée. Celle-ci ne s'effondre pas et ne s'efface pas d'un seul coup au profit d'une nouvelle structure qui remplacerait la précédente d'une manière massive. La métamorphose se produit par séquences : il est clair que la langue parlée a remplacé d'abord le datif singulier synthétique de première déclinaison par son substitut analytique, avant que ne soit touchée la structure du datif singulier de la deuxième déclinaison. A l'intérieur de celle-ci, à son tour, le neutre a été affecté avant le masculin¹¹⁹. Il ressort également de cette observation que les déformations que présentent les documents écrits sont elles-mêmes structurées sous l'effet des poussées évolutives de la langue vivante¹²⁰. Cette dernière déduction est confirmée par les conclusions touchant la troisième déclinaison : le morphème de substitution, formé de la préposition *ad* suivie d'une désinence écrite indifféremment *-e/i/em*¹²¹, apparaît à la place du datif classique singulier avec une fréquence qui augmente à mesure que le temps passe¹²².

116. L.F. Sas, *The Noun Declension System*, p. 470.

117. *Ib.*, p. 470.

118. Cette désinence en *-o* est une graphie qui respecte la prononciation tardive de la désinence classique *-um* d'accusatif : le *m* ne se prononçait plus depuis longtemps et le *u* bref atone s'était confondu avec le *o* long.

119. On pourrait dire également que la langue s'essaie à des structures de substitution dans un domaine limité avant d'accepter leur extension et leur généralisation.

120. Une variation si clairement différenciée chronologiquement ne saurait provenir d'un simple conflit statique entre tournures archaïques et tournures modernes chez le locuteur-rédacteur.

121. Ces désinences écrites correspondent toutes trois à une prononciation commune *é* ou *e* de l'ancien accusatif classique *-em*.

122. L.F. Sas, *The Noun Declension System*, p. 471. La progression

Stades dans la réduction du système casuel

Les autres fonctions conduiront à des conclusions identiques. L'important est le fait que le datif singulier synthétique a disparu de la langue parlée plus tôt dans la première déclinaison que dans la deuxième. De même, les datifs pluriels classiques sont devenus fragiles avant les datifs singuliers. Cela signifie qu'à une date donnée, certaines formes classiques étaient vivement concurrencées par les morphèmes correspondants romans, mais pas toutes ; et que l'effacement définitif se produisit sans doute selon une chronologie individuelle, différente d'une catégorie morphématique à l'autre. Comment expliquer ces emplois concurrents des tournures classiques et de leurs substituts romans ? Les scribes n'ignoraient pas les premières, puisqu'ils leur faisaient place¹²³ : les seconds trouvaient place à leur côté, sans qu'apparemment ils soient analysés comme étrangers à la latinité. Cela était justifié, dans une certaine mesure, par l'ancien usage : il n'est pas de substitut prépositionnel qui ne soit apparu sporadiquement dans les textes d'époque classique ou tardive¹²⁴. La culture écrite des ces scribes leur donnait-elle, à vrai dire, accès à de si anciens monuments ?

De toute manière, il faudrait encore rendre compte de l'augmentation régulière des tours analytiques dans la langue écrite. La réalité ne serait-elle pas que la langue parlée par les lettrés, et dans une certaine mesure par les illettrés, mélangeait encore les deux registres ? Cela est d'autant plus vraisemblable que la structure des cas présenta logiquement une succession de stades réductionnels. Tout indique, en effet, que la structure profonde de la langue fit d'abord l'économie de la distinction entre les différents cas obliques selon un schéma que l'on pourrait représenter ainsi, sous une forme simplifiée :

de la tournure analytique est nette : 31 % avant 692 ; 43 % en 692 - 717 et 52 % dans les formules d'Angers.

123. Voir la discussion conduite de manière pertinente par L.F. SAS, *The Noun Declension System*, p. 479-480. G.A. Beckmann a, de son côté, élaboré une théorie du changement fondée sur les motivations sémantiques des locuteurs, dont les attendus correspondent étroitement aux vues de Sas (*Die Nachfolgekonstruktionen*, p. 190-191) : l'emploi de morphèmes associant une préposition à une désinence, s'il est provoqué par un désir d'expressivité, suppose une capacité double chez le locuteur, qui s'oriente soit vers l'emploi classique, soit vers l'emploi moderne, sans qu'il soit approprié de parler d'incapacité au maniement des unes au profit des autres. L'impuissance à employer les morphèmes classiques suivra, loin de le précéder, l'usage des morphèmes nouveaux.

124. Selon les judicieuses remarques d'E. LÖFSTEDT, *Syntactica*, 2, p. 145-173, *Zur Entwicklung des Dativs*.

SCHEMA DE LA REDUCTION DES CAS

<i>Phase initiale</i>	<i>Phase II</i>	<i>Phase III</i>	<i>Phase IV</i>
<i>1 - Nominatif</i>	<i>1 - Nominatif</i>	<i>1 - Nominatif</i>	<i>1 - Cas sujet</i>
<i>2 - Génitif</i>	<i>2 - Cas synthétique transitoire</i>	<i>2 - Cas synthétique transitoire</i>	
<i>3 - Datif</i>			<i>2 - Cas régime direct/ indirect</i>
<i>4 - Ablatif</i>	<i>3 - Ablatif</i>		
<i>5 - Accusatif</i>	<i>4 - Accusatif</i>	<i>4 - Accusatif</i>	

Le stade initial correspond à la période classique de la latinité et aux débuts de la latinité tardive (jusqu'aux III^e/IV^e siècles, par conséquent¹²⁵). A partir du stade III (première moitié du VIII^e siècle), la graphie des documents les plus corrompus transcrit les cas, qui entrent dans la catégorie définie en 2, de manière aléatoire¹²⁶. Le stade IV appartient à l'époque proprement romane. On tirera une conclusion générale de cette évolution : la langue parlée populaire d'époque mérovingienne présentait, du point de vue des cas, une

125 . Cette reconstruction schématique ne donne qu'une chronologie relative des métamorphoses. Il reste un important travail de dénombrement à faire pour la convertir en chronologie absolue. Nous avons, à titre provisoire, réglé notre horloge linguistique sur les indications de M.A. Pei, de L.F. Sas et surtout de G.A. Beckmann. Sur la stabilité de la morphologie des cas en latin parlé impérial, on renvoie à J. HERMAN, *La disparition de la déclinaison latine et l'évolution du syntagme nominal*, in *Syntaxe et Latin, Actes du II^e congrès internat. de ling. latine* (éd. C. TOURATIER), Aix-en-Provence, 1985, p. 345-355 ; et, en faveur d'une fusion progressive des cas, à M. A. PEI, *Accusative or Oblique ?*, in *Rom. Rev.*, t. 28, 1937, p. 241-267, et à P. A. GAENG, *Autour du problème de la forme unique nominale dans les langues romanes. Une mise au point.*, in *Actes du 17^e congrès de ling. et phil. rom.*, Aix-en-Provence, 1985, p. 328-337.

126. Nous en rencontrons un exemple dans le cas d'Hostegise, que Samson accuse d'employer les cas au petit bonheur. Il est vraisemblable que l'évêque de Malaga devait commettre des erreurs surtout au niveau de la catégorie 2 (qui avait fusionné les anciens cas génitif-datif- ablatif). Cf. *supra*, chap. VII, n. 184.

structure sensiblement plus complexe que celle de l'ancien français (phase II et phase III), et nettement plus simple que celle du latin parlé sous le Haut Empire (phase I).

En d'autres termes, selon que l'on remonte vers le III^e siècle, ou que l'on descend vers le VIII^e, la structure des cas était plus ou moins latine, et, inversement, plus ou moins romane¹²⁷. On évite ainsi le défaut des descriptions diachroniques établies surtout par l'enseignement de la romanistique traditionnelle duquel ces stades intermédiaires sont absents : il en résulte que la nature des relations entre latin écrit et latin parlé pendant les V^e-VII^e siècle y devient indiscernable. Le modèle schématique que nous proposons nous paraît lever cet inconvénient méthodologique majeur¹²⁸.

V - ESSAI DE SCHEMA GENERAL

Nous sommes ainsi conduits à tracer un modèle théorique qui rende compte des conclusions assurées de notre enquête sur les rapports entre la communication écrite et la communication orale dans l'Occident Latin du IV^e au IX^e siècle.

Evolution et nature de la langue parlée

Si la communication verticale latine a assumé ses fonctions de manière intacte aux V^e et VI^e siècles, c'est que la langue latine demeurait alors véritablement une *viva vox*. Pour les siècles suivants, il conviendra de distinguer selon les pays. En France, si la communication verticale a pu continuer de jouer un rôle jusqu'au VIII^e siècle inclus, malgré des perturbations croissantes à partir du VII^e, c'est que la langue parlée populaire y a conservé des structures qui permettaient la dite communication jusqu'à cette période, soit au début du VIII^e siècle. Le même raisonnement donnera comme *terminus*

127. Nous ne voulons pas dire cependant que le bouleversement de la syntaxe des cas ne s'est produit que de manière continue, filée à un rythme sans changements notables. Nous pensons plutôt qu'il y eut des seuils successifs dans cette évolution (des phases critiques de substitution).

128. La bibliographie de cette question se trouve dans les manuels et dans les travaux que nous avons cités au cours de notre recherche. Il faut y ajouter L. FOULET, *Petite syntaxe de l'ancien français*, Paris, 1965 et surtout l'importante *Syntaxe de l'ancien français (3)*, Bordeaux, 1988, de PH. MENARD.

ante quem le début du IX^e siècle en Espagne, et du X^e en Italie.

Il ressort de ces dates que, dans chaque pays, la langue parlée populaire serait passée d'un degré où elle présentait encore une structure de latin tardif à un stade caractéristique du protoroman dans l'espace d'une période relativement brève : entre deux et quatre générations¹²⁹. Cela confirme qu'il faut se garder de juger la langue parlée du VI^e au VIII^e siècle comme un tout. Des coupes synchroniques successives montreraient des évolutions profondes.

Toute analyse des vitesses de transformation linguistique repose d'abord sur l'établissement d'une typologie contrastive latin// roman, au niveau essentiel de la morphologie et de la syntaxe¹³⁰. L'absence d'une telle typologie est regrettable, car toutes les études de linguistique diachronique devraient partir d'une telle description fondamentale. L'établir dépasserait notre propos ; du moins donnons-nous ici quelques éléments d'une typologie simplifiée ; elle a, malgré tout, le mérite de montrer la multiplicité des isoglosses¹³¹,

129. Nous avons développé cette idée dans notre article *Géographie linguistique et linguistique diachronique*, p. 17-18. Elle avait été défendue autrefois avec quelque exagération par H.F. MULLER, *When did latin*, p. 333 ; *A chronology*, p. 130-131 ; *L'époque mérovingienne*, p. 292-293. Mais un des grands maîtres de la grammaire comparée des langues romanes du XIX^e siècle, H. SCHUCHARDT, *Der Vokalismus*, p. 79-80, concevait déjà qu'une mutation de langue pût s'achever en quelques générations. La dialectologie offre des exemples de ce type : S. POP, *La dialectologie*, t. 2, p. 940-941.

130. A partir du moment où est admis que les transformations phonétiques et phonologiques qui ont affecté le latin parlé aux II^e/III^e siècles de notre ère (V. Väänänen) ont transformé celui-ci en latin tardif, et non en protoroman, la question de la forme sonore de la langue ne saurait fournir le critère essentiel de classement diachronique. Il est certain, notamment, que la communication verticale n'a pu fonctionner que parce qu'il n'y eut pas de divergences exagérées entre l'élocution des orateurs et des lecteurs et la prononciation spontanée des illettrés. Cela signifie que la norme élocutoire varia avec le temps et avec les régions : on soupçonnera quelque tension entre norme théorique (cf. notre *Vox agrestis*, p. 198-199) et nécessités pratiques à partir du VII^e siècle. Mais les *testimonia* sont sur ce point rares et difficiles à interpréter.

131. Cette terminologie est inspirée du concept de frontière, soit de dialecte, soit de langue, développé par la dialectologie romane. La bibliographie, considérable, en a été donnée dans notre étude *Géographie linguistique et linguistique diachronique*. Citons essentiellement : C. DE TOURTOULON et O. BRINGUIER, *Etude sur la limite géographique de la langue d'oc et de la langue d'oïl*, Paris, 1876 (*Arch. des missions scient. et litt.*, 3, t. 3) ; A. TERRACHER, *La rencontre des langues entre Loire et Dordogne*, Paris, 1926 ; S. ESCOFFIER, *La rencontre de la langue d'oïl, de la langue d'oc et du francoprovençal entre Loire et Allier*, Paris, 1958 ; J. PIGNON, *L'évolution phonétique des parlers du Poitou*, Paris, 1960 ; C. CAMPROUX, *Essai de géographie linguistique du Gévaudan*, 2 vol., Paris, 1963 ; P. BEC, *Les interférences linguistiques entre gascon et languedocien dans les*

et de justifier une interprétation plus complexe et plus souple de phénomènes qui résistent à des schémas réducteurs.

Esquisse d'une typologie contrastive latin//roman

A - LE NOM ET LE GROUPE NOMINAL

- 1 - Disparition du genre neutre.
- 2 - Disparition des datifs/ablatifs en *-is/ibus*.
- 3 - Disparition des génitifs en *-arum/-orum* et *-ium/-um*.
- 4 - Généralisation de la rection prépositive dans les emplois où l'ancien ablatif latin ne les employait que sporadiquement.
- 5 - Même phénomène au génitif.
- 6 - Même phénomène au datif.
- 7 - Réduction des oppositions dans les déclinaisons jusqu'à un système bicasuel.
- 8 - Apparition de l'article (défini/ indéfini).
- 9 - Raréfaction des comparatifs et superlatifs synthétiques et multiplication des formes analytiques (en *magis/plus*).
- 10 - Multiplication des groupes de valeur adverbiale en *adjectif+mente*, et raréfaction corrélatrice des adverbes classiques.

B - LE VERBE ET SES FORMES

- 1 - Disparition du futur II.
- 2 - Remplacement du futur I par la tournure *infinitif+habeo*.
- 3 - Disparition du subjonctif imparfait (sauf dans quelques dialectes isolés).
- 4 - Apparition en concurrence avec le plus-que-parfait de l'indicatif de la tournure *habebam+participle passé*.
- 5 - Changement de l'expression du conditionnel.
- 6 - Disparition du passif synthétique (en *-ur*) et remplacement par un passif périphrastique à l'*infectum*.
- 7 - Disparition de la voix moyenne à l'*infectum* et remplacement par la voix pronominale.
- 8 - Disparition du participe futur actif synthétique en *-urus* et remplacement par des périphrases.

C - SYNTAXE

- 1 - Disparition de la conjonction polysémique *ut* et remplacement de celle-ci par des conjonctions polymorphes.

parlers du Comminges et du Couserans, Paris, 1968 ; J. CHAURAND, *Les parlers de la Thiérache et du Laonnois*, Géographie linguistique du picard oriental, Paris, 1968. Notre propre réflexion sur le passage du latin tardif au protoroman s'est largement fondée sur ces travaux qui procèdent par dénombrement, classification et hiérarchisation des traits distinctifs entre dialectes ou langues.

- 2 - Réduction de la fréquence des subordonnées complétives à l'infinitif et augmentation des tournures conjonctionnelles.
- 3 - Rectification prépositionnelle des infinitifs.
- 4 - Fin de la liberté de postpositionnement des adjectifs démonstratifs et possessifs.
- 5 - Constitution de blocs morphologiques et limitation des possibilités de disjonction verbale (démonstratif/substantif ; complément du nom/nom ; nom/adjectif qualificatif).
- 6 - Remplacement d'une grande partie des conjonctions de subordination (disparition de *quin*, *quominus*, *quamuis*, *antequam*, *ubi*, *tanquam*).

Niveaux et rythmes des mutations

Ce schéma est très sélectif. Il faudrait prévoir notamment en supplément une analyse du rythme de l'énoncé¹³² : en quoi n'est-il plus identique dans le très vieux roman à ce qu'il était dans le latin tardif ? C'est d'une typologie de ce genre que devrait partir toute étude de linguistique diachronique. Elle conduirait à une archéologie du changement d'autant mieux fondée que nous avons la chance de disposer d'une documentation abondante qui conduit le chercheur des origines de la latinité à la naissance des langues romanes : mais les monuments écrits offrent l'aspect d'un massif homogène dans lequel il nous appartient de discerner des couches successives au moyen de repères philologiques précis.

En effet, chacun des vingt-quatre traits énumérés dans le schéma précédent a connu une évolution distincte dans sa phase préalable, qui a engendré, à son terme, une mutation, à la fin de laquelle le caractère roman a supplanté le caractère latin dans un nombre d'occurrences assez majoritaire pour qu'un seuil linguistique ait été franchi¹³³. On devra donc considérer ce changement sous le double aspect du rapport entretenu, à travers le temps, par la structure considérée en elle-même d'une part avec ses différentes formes

132. Ce que nous désignerions volontiers du nom de *phrasé* : ce terme, emprunté à la critique musicale, désignerait justement des caractères qui échappent en partie aux catégories linguistiques pures, mais qui constituent l'âme d'une langue (intonations, choix des mots, ordre de l'énonciation de ces mots, emploi des signes acoustiques non grammaticaux, etc...).

133. On retrouve ainsi un problème classique : quand une différence de degré devient-elle une différence de nature ? J. HERMAN, *Le latin vulgaire*, p. 115-117 avait tracé l'intéressante ébauche d'une typologie contrastive conduisant à un essai d'analyse diachronique. Précisons la complexité des étapes : toute transformation qui introduisait une altération du système général se développait dans un état initial mot par mot, locuteur par locuteur, génération par génération, aire géographique par aire géographique. Voir en ce sens, d'un point de vue méthodologique, A. MARTINET, *Fonction et dynamique des langues*, Paris, 1989, p. 44 et analogique, W. LABOV, *Sociolinguistique*, chap. 4.

successives d'évolution individuelle, et par la structure considérée avec l'ensemble du système linguistique d'autre part.

Ces interrogations ont déjà été posées de manière fragmentaire dans des travaux parfois anciens, mais qui doivent nourrir notre réflexion présente¹³⁴. Nous proposons ici, à notre tour, un modèle hypothétique, fondé sur nos propres conclusions concernant l'histoire de la communication, sur le type de raisonnement et de méthodologie qui nous paraît indispensable pour disposer d'un cadre théorique approprié, et sur les leçons qu'apportent plusieurs des études philologiques et linguistiques précédemment citées. Les transformations, conduisant d'une structure où la langue parlée était latine à une autre où la langue parlée est devenue romane, ont suivi des rythmes différents selon la nature des phénomènes considérés, qui ont eux-mêmes évolué selon des niveaux distincts. On divisera ces niveaux en trois classes, selon le degré de rémanence des catégories linguistiques qui les constituent.

Survivances morphologiques longues

La première classe est constituée par les survivances de longue durée. Quatre sont certaines. Tout d'abord, la plus évidente : celle du subjonctif plus-que-parfait actif. Il est demeuré vivant dans plusieurs langues romanes¹³⁵. Sa forme n'a guère changé ; mais des décalages importants ont affecté le champ de ses valeurs morpho-syntaxiques¹³⁶. Il en résulte que cette classe morpho-syntaxique n'a probablement guère subi de changements profonds du V^e au VIII^e siècle.

En second lieu - et ce phénomène est souvent négligé -, le plus-que-parfait latin actif à l'indicatif a disparu en français moderne, mais il était encore bien présent à la fin du IX^e siècle dans la *Cantilène de sainte Eulalie* sous des formes dont le phonétisme montre qu'elles sont tirées directement de la langue parlée populaire¹³⁷. Or elles dérivent sans solution de continuité des

134. On doit ajouter à ceux déjà cités, sur le problème de la délimitation entre latin et roman dans les textes tardifs vulgaires, les études de H.W. KLEIN, *Die Reichenauer Glossen*, t. 1, *Einleitung, Text*, Munich, 1968 et *La part romane dans les Gloses de Reichenau*, in *TLiL*, t. 5, 1, 1967, p. 185-212 (cet article est en fait la traduction de l'introduction à l'édition précitée) et de M. RAUPACH, *Die Reichenauer Glossen*, t. 2, *Entstehung und Aufbau*, Munich, 1972 (essai de quantification mathématique).

135. Le fait est bien connu ; nous renvoyons aux tableaux de W. MEYER-LÜBKE, *Grammaire*, t. 2, p. 384-385.

136. Ces transformations ont été tracées par G. MOIGNET, *Essai sur le mode subjonctif en latin postclassique et en ancien français*, 2 vol., Paris, 1959 (au t. 1).

137. On y rencontre en effet les formes *furet* (lat. *fuerat*), *avret* (< *habuerat*), *voldret* (< *uoluerat*). Cf. l'édition procurée par R.L. WAGNER, *Textes d'étude (ancien et moyen français)*, Lille-Genève,

plus-que-parfaits classiques. Cette constatation invite à trois remarques : la forme latine du signifié "plus-que-parfait" a survécu très longtemps dans la langue parlée populaire ; sa disparition a suivi et non précédé la constitution du nouveau signifiant (système analytique en *habeo+participle passé*) ; les morphèmes classiques et les morphèmes romans ont été, en ce cas précis, pendant trois siècles au moins, en concurrence.

Ces trois faits ainsi établis autorisent à risquer l'extrapolation suivante : en l'absence de toute preuve négative (directe ou indirecte), qui apporterait un démenti à l'hypothèse qui suit, on admettra que ce phénomène de concurrence linguistique entre ancienne et nouvelle forme a régulièrement présidé à tout remplacement affectant chacune des unités définies dans la typologie tracée ci-dessus¹³⁸. Nous jugeons donc légitime de supposer, par exemple, que les datifs synthétiques sont demeurés vivants dans la langue parlée concurrentement aux nouveaux datifs analytiques pendant une assez longue période avant que ne s'achève l'effacement des formes classiques¹³⁹.

On doit, dans le domaine casuel - c'est la troisième des survivances de longue durée - souligner qu'à des degrés divers, mais au moins jusqu'aux IX^e et X^e siècles, toutes les langues romanes ont conservé une déclinaison à deux cas et l'existence de cette catégorie morphologique garantit une continuité importante, même si elle n'est que partielle, avec le système latin¹⁴⁰. Cette situation est très

1949. La *Chanson de saint Alexis* présente une forme *fired* dont F. Lecoy a montré qu'elle venait du latin *fecerat*. Ces morphèmes ont fait l'objet de plusieurs études importantes : A. DURAFFOUR, *La survivance du plus que parfait de l'indicatif latin en francoprovençal*, in *Romania*, t. 60, 1934, p. 145-152 ; G. MOIGNET, *La forme en RE(T) dans le système verbal du plus ancien français*, in *RLR*, t. 73, 1964, p. 1-65.

138. Le plus-que-parfait de l'indicatif latin est resté vivant en castillan (P. BEC, *MPhR*, t. 1, p. 279-281). Mais la règle que nous formulons est indépendante de la survie de la forme dans les langues romanes modernes. Elle est même indépendante d'attestations de formes phonétiquement romanisées au tout début de la littérature médiévale vernaculaire. Nous considérons en effet que ces formes ont pu ne pas être recueillies par écrit, du fait des hasards de la création littéraire et de la transmission des textes. Mais, surtout, il est probable que nombre des formes latines ne se sont pas maintenues en concurrence avec les formes romanes au-delà du VIII^e siècle : elles apparaissent donc, jusque-là, sous leur graphie traditionnelle. Quand la scripta romane apparaît, elles étaient moribondes ou disparues - cet effacement ayant précisément facilité l'identification de la langue nouvelle.

139. On a un très bel exemple d'une survivance longue des morphèmes classiques dans les serments campaniens. Ils présentent des prononciations populaires de *tibi* (*tebe*) et de *uobis* (*bobe*) : A. CASTELLANI, *I più antichi*, p. 74-75.

140. Cf. W. MEYER-LÜBKE, *Grammaire*, t. 2, p. 145 sqq.

frappante en ancien français, où le datif synthétique personnel est resté vivant, sous la forme du "cas régime absolu"¹⁴¹. Ce cas exprimait encore nombre de rapports susceptibles de recouvrir les anciens emplois latins¹⁴². Il faut donc se garder de classer, dans les textes des VI^e et VII^e siècles, les occurrences de datifs personnels réguliers dans la catégorie des constructions archaïsantes ; elles reflètent au contraire fidèlement l'usage commun, dont elles ne s'écartent de manière importante qu'au niveau de la prononciation¹⁴³.

La quatrième et dernière des survivances longues est celle du rythme général de l'énoncé (du phrasé). Les distributions de mots demeurent, en effet, très soûplement organisées en roman archaïque, et notamment en ancien français¹⁴⁴. Le déroulement de la phrase (ordre des mots et groupement des syntagmes) est souvent d'aspect tout latin, du moins d'un latin limité au registre du *sermo humilis*. L'écolier latiniste dont la langue maternelle est le français connaît

141. L. FOULET, *Petite syntaxe*, p. 14-31 ; PH. MENARD, *Syntaxe*, par. 4. Dans le même sens, la construction absolue des compléments circonstanciels n'était pas rare (cf. PH. MENARD, *Syntaxe*, par. 3) : il s'ensuit que la continuité est plus grande qu'on ne le penserait à priori entre l'ancien ablatif latin et cet emploi du cas régime roman, cette constatation devant être constamment renforcée par la conviction que les constructions consacrées par la langue écrite aux X^e/XI^e siècles représentent le reliquat de structures d'autant moins différentes de celles propres au latin tardif que l'on remonte vers les VI^e/VII^e siècles.

142. Sous cette forme, en effet, l'ancien génitif et l'ancien datif synthétiques survivent longuement. Même si l'auteur de la *Petite syntaxe* a admis (dans une discussion en appendice) que la langue écrite analysée par lui ne suivait qu'avec un certain retard l'évolution de la langue parlée, il suffit que ces formes soient demeurées vivantes jusqu'aux premiers temps du français écrit. Ainsi, en latin mérovingien, une tournure comme : "Son oncle conta bonement// son convenant et son affaire" était transcrite : *Auunculo suo narravit*. Le changement essentiel entre le latin tardif et l'ancien français aura donc été non pas l'élimination du datif, mais l'obligation d'antéposer l'adjectif possessif.

143. L'effacement des désinences dans la prononciation ne signifiait donc pas que le sentiment des cas avait disparu. Que le -m final fût devenu muet à l'accusatif n'impliquait nullement que ce cas eût perdu toute valeur psychologique et fonctionnelle ; la preuve en est que les langues romanes ne le prononcent plus, mais gardent, dans une première phase, la possibilité d'un ordre des mots SCV (sujet, complément, verbe). Parmi les langues modernes, le roumain (par définition hors de notre champ de recherches), offre un exemple net de survie de certains cas, malgré l'effacement d'une partie significative des morphèmes désinentiels latins.

144. La comparaison a été faite par une étude très complète de J. HERMAN, *Recherches sur l'ordre des mots dans les plus anciens textes français en prose*, in *Acta linguistica academiae scientiarum hungariae*, t. 4, 1954, p. 69-93 et 351-379.

aujourd'hui des difficultés pour s'adapter à une structure linguistique où l'ordre des mots obéit à des exigences et à des critères d'intelligibilité fondés sur un système à flexion nominale. Mais pour des locuteurs du VII^e siècle, le problème n'était pas posé dans les mêmes termes : le maintien du système bicasuel a permis à la langue parlée de garder, bien après 800, dans l'ordre des syntagmes, des possibilités de jeux topologiques inconnus par la suite¹⁴⁵.

Survivances moyennes

Cette plasticité syntagmatique était certainement plus profonde et plus extensive dans la seconde classe, celle des survivances de moyenne durée. Parmi elles, nous placerons en premier lieu le maintien d'une déclinaison à trois cas avant le VII^e siècle. L'effet conservateur de ce maintien aura été d'autant plus grand sur le "phrasé" de la langue parlée, qu'il représenta une simple transformation partielle de la structure latine usuelle¹⁴⁶.

La deuxième survivance moyenne est celle du futur II¹⁴⁷. Encore vivant aujourd'hui en castillan¹⁴⁸, il a disparu de la langue parlée

145. Outre le travail précité de J. Herman, *supra*, n. 145, on pourra se reporter à des extraits de sermons dans le livre de M. ZINK, *La prédication romane avant 1300*, Paris, 1976. La liberté dans l'ordre des mots et des groupes de mots s'est néanmoins restreinte dans la mesure où l'effacement ou l'affaiblissement des marques désinentielles supprimait la possibilité de disjonctions verbales (séparer l'adjectif du substantif qu'il détermine ou qualifie est fréquent en latin, mais artificiel et peut-être réservé depuis toujours à la langue oratoire). Cf. l'étude récente de J. HERMAN, *La disparition de la déclinaison latine et l'évolution du syntagme nominal*, in *Syntaxe et latin, Actes du II^e congrès international de linguistique latine, Aix-en-Provence, 28 - 31 Mars 1983*, (C. TOURATIER, éd.), Université d'Aix-en-Provence, 1985, p. 345-360.

146. Insistons sur ce point : la perte d'un ou deux cas dans une série de quatre ou cinq bien vivants ne constitue pas une mutation telle qu'il faille la considérer comme une isoglosse démarcative décisive entre un état ancien d'une langue et un état neuf qui serait, en fait, une autre langue. On se référera aux cas de l'allemand, de l'arabe, du grec et du russe : chacune de ces langues a ou bien perdu, au cours de son histoire, au moins un cas, ou bien connu une transformation significative dans l'emploi de ses cas (par exemple au niveau des marques phonétiques des désinences), sans pour autant cesser d'être identique à elle-même. Elles sont restées des langues flexionnelles, avec tous les jeux de positionnements verbaux qu'implique ce caractère. Dans le cas du latin parlé au VII^e siècle, il serait juste de parler à ce stade de son évolution d'une différenciation simplement dialectale, non à travers l'espace, mais à travers le temps, par rapport au latin classique.

147. Sur ce futur II, cf. bibliographie *supra*, n. 68.

148. Cf. P. BEC, *MPhR*, t. 1, p. 299-300.

en Gaule - et en Italie - trop tôt pour avoir laissé des traces écrites en roman. Mais tout indique qu'il s'est développé aux dépens du futur I dans la langue commune, en même temps que d'autres tournures de remplacement¹⁴⁹ ; et cela sans doute sur toute l'aire latinophone, avant que la dialectalisation de cette dernière ne provoque la disparition du futur II dans telle ou telle langue romane¹⁵⁰. Or, nous savons qu'il est déraisonnable de conclure à l'affermissement de telles lignes fondamentales de clivage avant les années 700¹⁵¹. Raisonnons par analogie : le cas du plus-que-parfait nous conduit à postuler l'existence du futur II dans la langue parlée jusqu'au VI^e siècle (inclus) au moins¹⁵².

La même hypothèse sera énoncée pour la troisième survivance moyenne, celle des passifs en *-tur*¹⁵³. On y joindra -quatrième élément - les déponents¹⁵⁴. Les génitifs pluriels en *-orum* et en *-arum*

149. On verra notamment les analyses d'E. LÖFSTEDT, *Syntactica*, t. 2, p. 62-73.

150. Cette dialectalisation se produit, cette fois, simultanément dans le temps et dans l'espace. Il y a, en effet, différenciation locale du latin parlé (l'Espagne garde le futur II, même si elle en change le statut morpho-syntaxique, alors que la Gaule l'élimine) et donc dialectalisation en synchronie ; mais aussi différenciation du latin par rapport à lui-même (le substitut roman prend certainement à la faveur de l'effacement du futur II une place beaucoup plus importante) et donc dialectalisation diachronique.

151. Cf. *supra*, p. 739 sqq.

152. Dans les langues parlées d'où il a disparu par la suite, naturellement. Une carte de ses permanences jusqu'à nos jours montrerait que les choix finaux qui ont conduit à son élimination au profit de tournures concurrentes, ont été tardifs. Outre le castillan, en effet (Ouest de la *Romania*), le dalmate, par exemple (*Romania* de l'Est, donc) avait conservé ce futur II dans son usage, car le futur I (*canturo*) y était dérivé de l'ancien futur II latin (*cantauero*). Cf. H. MIHAESCU, *La langue latine dans le Sud-Est de l'Europe*, p. 20-22. En d'autres termes, une élimination précoce de ce futur II (avant 650) aurait conduit à une concentration de son maintien en une aire linguistique limitée, et au contraire, à son éradication des aires différentes. La distribution sporadique (d'Est et d'Ouest) des survivances suppose un usage général durable (au-delà de 650), même si ses positions étaient plus menacées en telle aire linguistique, comme la Gaule ou l'Italie, qu'en telle autre.

153. L'évolution diachronique de ce morphème a été étudiée par H.F. MULLER, *The passive voice*. Une critique mesurée de ce travail a été exprimée par J. STEFANINI, *La voix pronominale en ancien et en moyen français*, Aix, 1962, p. 171-176 : l'auteur examine les origines latines de cette voix, s'intéresse donc au sort du passif synhétique, estime trop tardive la datation de Muller (troisième quart du VIII^e siècle), et juge que l'effacement de ces formes, commencé au VI^e siècle, s'est achevé au VIII^e.

154. Cette survivance moyenne a été établie par la thèse de

appartiennent aussi à cette catégorie de survivances moyennes (cinquième élément)¹⁵⁵. Les conjonctions de subordination représentent la dernière catégorie : elles ont subi un renouvellement considérable dans le passage d'une langue aux autres ; les principales conjonctions latines qui n'ont pas passé dans les langues romanes, comme *ut*, ont dû connaître une période d'emploi restreint, mais encore réel jusqu'aux années 700¹⁵⁶.

Survivances courtes

La troisième classe, celle des survivances de courte durée, est évidemment la plus large et la plus malaisée à circonscrire. Nous nous contenterons donc d'indiquer qu'elle regroupe tous les traits distincts de ceux que nous venons d'énumérer, et qui ont été éliminés de la langue parlée avant 650. Citons essentiellement : les adverbes de manière classiques ; les comparatifs et superlatifs synthétiques ; les datifs et ablatifs pluriels en *-is* et en *-ibus* ; les génitifs pluriels en *-um* et en *-ium* ; les pronoms-adjectifs démonstratifs *is, ea, id* ; la préposition *-e/-ex* ; le futur I. Ces dernières modifications sont intervenues entre l'époque où le latin était langue d'Empire et le moment où des tensions apparurent dans la communication verticale, soit entre 450 et 650¹⁵⁷.

Insistons sur le fait qu'aucune des survivances énumérées n'était parvenue à son terme dès les V^e et VI^e siècles. Chacune des

P. FLOBERT, *Les verbes déponents latins, des origines à Charlemagne*, Paris, 1975.

155. Cf. notamment les travaux de M.A. Pei et de L.F. Sas. La définition de ces couches de survivances devrait trouver une source complémentaire dans l'analyse des gloses, et notamment des gloses dites de Reichenau (cf. la bibliographie *supra*, n. 135). En outre, les interférences et le flux à double sens des échanges entre les formes glosées et les formes glosantes montrent à quel point le tri n'est pas achevé dans la langue vivante entre formes à éliminer et formes d'avenir : l'embarras des éditeurs successifs pour déterminer si ce glossaire fut ou non roman (c'est-à-dire latin/roman et non pas latin/latin) est significatif à cet égard. Même dans les lemmes dont le dernier éditeur soutient qu'ils sont latin > roman (H.W. KLEIN, *Die Reichenauer Glossen*, t. 1, p. 39-42), on lira non sans surprise : *Non sinerent* > *non permetterent* (1520) ; *Torreri* > *siccari, cremari, assari* (1524/5) ; *Auferetur* > *tolleretur* (1905) ; *Boanarges* > *filius tonitru* (1910) ; *Remetietur* > *remensurabit* (1925). En d'autres termes, le rédacteur a glosé un vocabulaire où les caractères galloromans se laissent identifier ; mais la morphologie continue les formes classiques. Elles étaient donc toujours comprises par les destinataires du glossaire.

156. Cf. J. HERMAN, *La formation du système roman* ; en revanche, on ne trouve rien de précis sur cette période dans le travail récent de R. De Dardel.

157. Cf. *supra*, chap. V, p. 000 et ici même, p. 000.

transformations s'effectua selon une progression exponentielle : les seuils critiques sont atteints très vite, en une courte période, que l'on peut placer à la fin de la chronologie retenue, soit dans les dernières décennies avant la moitié du VI^e siècle. L'évolution considérée n'en était qu'à ses débuts au moment où l'Empire s'est effondré en Occident, après 455¹⁵⁸. Cela signifie que la langue parlée populaire a conservé une large majorité de traits latins jusqu'en 650 et, qu'inversement, elle n'avait pas encore choisi de privilégier exclusivement les nouvelles tournures qui allaient former le protoroman. La situation concrète vécue par les locuteurs était alors celle d'une latinité en pleine évolution où de multiples registres de langage coexistaient dans des opérations de communication héritées de la tradition antique tardive¹⁵⁹.

Rapports entre les survivances et les innovations

Ces registres multiples peuvent s'analyser en définitive sous forme de deux langages, savant d'une part, populaire d'autre part, au sein desquels se différencient des couches successives qui conduisent du latin le plus puriste et le plus archaïsant au latin le plus vulgarisant et le plus évolutif. A l'intérieur de l'ensemble vivant que constituent ces deux langages, dans la part la plus adaptée aux illettrés à une extrémité (*sermo humilis* - catégorie I A 5¹⁶⁰) et la plus tendue vers l'élite de l'autre (*sermo uulgaris* - catégorie I B 5¹⁶¹), s'étend l'espace apte à la communication générale. Que celui-ci ait été large vers 450, qu'il se soit réduit à partir de 650, mais n'ait pas disparu avant 750, cela implique d'abord que la langue parlée populaire est restée de structure nettement latine jusqu'au milieu du VI^e siècle, et sans doute un siècle plus tard en Italie ; qu'en revanche les transformations irréversibles qui donnent la prééminence aux traits romans étaient achevées après 750, et 850 en Italie.

Préciser davantage les dates supposerait que l'on ait une connaissance claire de la ligne d'évolution le long de laquelle se

158. Nous suivons volontiers la datation retenue par M. REYDELLET, *L'idée de royauté*, p. XI, qui considère que la fin de la dynastie théodosienne avec l'assassinat de Valentinien III (et la disparition du dernier grand chef militaire romain, le généralissime Aetius) marque un point de non-retour.

159. On lira une intéressante théorie sur cette situation dans H. LÜDTKE, *Esquisse d'une théorie du changement langagier*, in *La linguistique*, t. 22, 1986/1, p. 3-46, notamment p. 15 sqq, qui reprend en la résumant la thèse soutenue dans *Auf dem Weg zu einer Theorie des Sprachwandels*.

160. Nous renvoyons à notre schéma du chap. I, p. 000.

161. Si une partie du registre cultivé de la langue parlée peut s'abaisser au niveau pratiqué par des locuteurs illettrés, l'inverse est vrai : les modèles savants peuvent être objets de référence et d'imitation de la part de ces mêmes locuteurs. Cf. à ce sujet les ouvrages de W. LABOV.

déroulèrent ces transformations. Rien n'indique en effet que celles-ci aient suivi une progression linéaire ; rien, non plus, que tous les mots - et même chacune de leurs parties - aient été affectées au même moment par le même changement, même sur une aire restreinte ou dans une communauté donnée de locuteurs¹⁶². On se représentera volontiers l'évolution générale sous la forme d'une longue figure parabolique qui accentue d'abord peu à peu, puis de plus en plus vite, en fonction du temps, son évolution vers l'intersection de la ligne qui symbolise le degré plein de la romanité. Cette figure représentera elle-même la projection (la somme vectorielle) des milliers de courbes correspondant aux évolutions individuelles de chaque mot¹⁶³.

Polymorphisme et métamorphose au VII^e siècle

Les glissements, les disparitions et les remplacements respectifs des traits latins par des traits romans se sont produits à travers des couches superposées depuis les infrastructures profondes stables jusqu'aux superstructures évanescentes, en passant par des structures moyennes métastables, dont l'évolution individuelle varie en fonction inverse de leur degré de robustesse. Ces différentes couches réagissent naturellement tout autant aux transformations du contexte historique et du cadre social et culturel¹⁶⁴ qu'aux contraintes structurales internes de la langue¹⁶⁵. Anomalies et erreurs,

162. La complexité des transformations linguistiques a été très bien illustrée et formalisée par les études de W. LABOV, *Sociolinguistique* et *Le parler ordinaire*, et B. BERNSTEIN, *Langage et classes sociales*, Paris, 1975. Mais on trouve également de précieuses indications sur les différences chronologiques et spatiales des changements dans les travaux des dialectologues romanistes (bibliographie *supra*, n. 132), et notamment dans M. CORTELAZZO, *Avviamento*.

163. Cette description suppose en fait des modélisations mathématiques, comme on en lira dans J. PETITOT-COCORDA, *Les catastrophes de la parole*, de R. Jakobson à R. Thom, Paris, 1984. A notre avis, la formalisation du changement linguistique conduisant du latin au roman doit être réalisable ; mais cela demandera qu'une recherche spécifique lui soit consacrée. Nous pensons notamment que les schémas ne sauront se limiter à deux axes de coordonnées, mais qu'il y faudra n-références correspondant à des représentations en plus de deux dimensions.

164. Sur ce concept de contraintes externes, on trouve des éléments d'une réflexion générale dans W. LABOV, *Sociolinguistique*, notamment p. 352-434 (*Le cadre social du changement linguistique*). On ne songe ici nullement à transposer mécaniquement les observations de ce chercheur, qui travaille en dialectologie américaine moderne, à un univers culturel si différent par son éloignement dans l'espace et dans le temps. Mais il y a dans une telle oeuvre, comme dans le guide d'A. MANLIO CORTELAZZO, *Avviamento*, des éléments qui permettent de préparer des modèles théoriques de ces procès linguistiques.

165. Ces sortes de contraintes ont été en partie décrites dans des travaux comme ceux d'A. MARTINET, *Economie des changements*

par rapport aux normes de la tradition latine, ne constituent pas avant 650 un véritable système linguistique distinct ; elles représentent longtemps de simples variantes libres des structures anciennes communes, dont usent tous les locuteurs¹⁶⁶.

La situation change par la suite, et alors d'une manière telle que les transformations sont à la fois générales et rapides sans que la communication soit rompue entre les générations successives de locuteurs, qui coexistent dans chaque période considérée¹⁶⁷. La contradiction évidente entre les deux pôles de ce processus (métamorphose/ communication) ne put être surmontée que par un stade intermédiaire dans la révolution linguistique, où régnait un polymorphisme intense¹⁶⁸. Cette déduction signifie qu'après 650, la langue parlée commune présente simultanément et de manière concurrentielle des traits latins et des traits romans.

Mais il ne s'agit pas de diglossie : les locuteurs lettrés laissent déjà eux-mêmes une place à une partie des traits romans, mêlés aux traits latins ; et les illettrés de leur côté n'ont pas encore abandonné tous les traits latins : la proportion de ceux-ci est simplement plus faible que dans le langage des lettrés. Il ne s'agit pas de bilinguisme ; car les traits romans et les traits latins se mélangent à l'intérieur d'un même *continuum*¹⁶⁹. A cette date, les lettrés analysent les traits romans comme des faits de parole, simples variantes nouvelles des anciennes formes et tournures. Cependant, l'élaboration et la mise en place des structures de substitution, aptes à garantir une communication générale, s'achèvent ; le maintien des traits latins perd ainsi très rapidement sa raison d'être, et la dernière phase peut commencer vers le milieu du VIII^e siècle (vers le milieu du siècle suivant en Italie). Au cours de cette phase, les traits latins rémanents, et désormais redondants par rapport aux traits romans, sont promptement abandonnés¹⁷⁰.

phonétiques, Berne, 1955.

166 . C'est l'analyse de G.A. BECKMANN, *Die Nachfolgekonstruktionen*, p. 198-199.

167. Nous avons développé cette analyse dans *Géographie linguistique*, p. 17-18. On trouve une esquisse analogue de ces considérations sociolinguistiques chez H. SCHUCHARDT, *Der Vokalismus*, p. 76 sqq., qui a même illustré son opinion par un schéma montrant l'ordre de succession des phénomènes en fonction des générations.

168. On peut établir le corollaire suivant de cette règle : c'est au moment où les formes et les traits romans se multiplient de manière exponentielle et s'apprêtent à relayer les structures latines de manière générale, que les deux systèmes linguistiques ont coexisté de la manière la plus exhaustive et la plus intense.

169. C'est-à-dire qu'il existe encore un ensemble linguistique commun au lettrés et aux illettrés, mais parvenu à un point d'équilibre extrêmement instable.

170. Cela signifie qu'après la disparition des traits relevant de la catégorie des survivances courtes, se produit l'effacement des

Débâcle de la compétence passive

Cette description rend compte à la fois du long maintien de la communication verticale en Occident Latin, puis de son effacement rapide. Pour que cette communication ne disparût alors point tout à fait, il aurait fallu que les illettrés eussent conservé au moins une compétence passive de la latinité. Cette compétence résultait de la convergence de deux facteurs. La deuxième période, qui venait de s'achever au VII^e siècle, avait laissé une empreinte latine¹⁷¹, par simple force d'inertie, chez les locuteurs illettrés ; d'autre part, les locuteurs lettrés entretenaient, par leur propre usage permanent de la communication verticale, où ils déployaient leur compétence active, le prolongement de la compétence passive des illettrés¹⁷².

On est dès lors en mesure de formuler l'hypothèse suivante : la compétence passive s'est effacée chez les illettrés en fonction directe du déclin de la compétence active chez les lettrés. Ce déclin s'est produit et aggravé assez brusquement en Gaule au tournant des années 700. C'est pourquoi la *reformatio* carolingienne a cherché à corriger un état de décadence de la culture et du langage devenu patent. Mais cette action, engagée à partir des années 750, a commencé trop tard ; sa mise en oeuvre plus active à partir des années 780 a disposé de moyens trop faibles pour donner aux orateurs lettrés la capacité de ne pas laisser s'affaiblir davantage, grâce à un déploiement renforcé de leurs compétences actives enfin restaurées, ce qui subsistait chez les locuteurs illettrés de compétence passive.

L'obscurcissement de la communication verticale a donc été, lui aussi, très rapide et il a suivi sans grand délai aussi bien l'abandon du polymorphisme latin/roman que la débâcle de la compétence passive¹⁷³. A ce moment, les lettrés commencent à percevoir et à analyser les

traits relevant des survivances moyennes.

171. Nous entendons par là que la période d'effacement qui fit suite à la phase de polymorphisme intense a dû maintenir dans la mémoire des locuteurs illettrés des traces des anciennes formes sorties de leur usage actif.

172. En particulier dans les sermons et lectures de la liturgie, et dans tous les actes de la communication artificielle et ritualisée que nous avons rencontrés.

173. Cela est symbolisé par l'apparition de gloses de caractère plus nettement roman (cf. H.W. Klein). D'autre part, à supposer que l'on tienne au concept de diglossie, nous dirions que, contrairement aux assertions de R. Wright, la réforme carolingienne ne brise pas une diglossie qui aurait déjà existé mais qu'elle l'instaure (encore faudrait-il, là aussi, apporter des nuances au modèle proposé par Ferguson pour faire coïncider les prédictions théoriques et la réalité pratique). C'était précisément l'opinion de deux élèves de Ferguson, H. et R. KAHANE, *Decline and survival*, p. 187.

traits romans de la langue parlée commune comme des faits non plus de parole, mais bien de langue : il en résulte logiquement l'urgence d'une *scripta* proprement romane¹⁷⁴.

Cette reconstitution est applicable à l'Espagne, au prix d'un décalage de deux générations, qui tient au caractère moins évolutif du latin d'Espagne, à son archaïsme congénital depuis les siècles de la colonisation à l'époque républicaine, et sans doute à un certain conservatisme collectif des locuteurs lettrés et illettrés dans la préservation volontaire ou spontanée d'un patrimoine culturel senti de ce côté-là des Pyrénées comme un bien plus commun à tous que de ce côté-ci. Les périodes que nous avons décrites se sont donc étirées chacune dans le temps. Mais l'apparition d'une culture écrite et orale prestigieuse, qui concurrençait vivement la tradition latine chrétienne, a joué dans le sens apparemment paradoxal d'une démobilisation des forces de resserrement conservateur, chez les locuteurs illettrés, qui ont eux aussi abandonné, en une débâcle rapide, leurs compétences passives du latin. Plus rien, dès lors, ne pouvait les contraindre à demeurer les récepteurs d'une communication verticale purement latine. En outre, le niveau de compétence active des locuteurs lettrés, après avoir encore monté dans la seconde moitié du VI^e siècle, sous la double influence du "latin colonial" emprunté aux Irlandais et des tentatives de politique culturelle autoritaire du pouvoir royal, commença de s'abaisser assez brutalement dès la première moitié du IX^e siècle. La disparition de la latinité¹⁷⁵ pouvait donc se consommer au milieu de ce siècle.

Le cas de l'Italie demeure énigmatique. Il faut certainement y allonger considérablement la période deux : tout se passe comme si la patrie de la latinité avait longuement hésité à choisir sa "langue moderne". L'Italie a commencé, peut-être plus tôt qu'ailleurs, certaines modifications qui étaient comme autant de pierres d'attente de la mutation conduisant le latin parlé tardif populaire à sa transformation en une langue romane ; mais elle semble avoir voulu ensuite multiplier les voies possibles du changement linguistique : elle s'est donc donné du temps¹⁷⁶. D'autres enquêtes détermineront une chronologie plus précise du changement linguistique dans cet

174. Les gloses ne sont pas encore un essai de *scripta* romane : elles ne détachent guère la romanité de la latinité. A notre sens, et malgré les controverses que firent naître la nature de leur graphie, les serments de Strasbourg sont bien les premiers signes de la nouvelle écriture. Ils suivent donc - loin de la précéder - la prise de conscience qu'une révolution linguistique a eu lieu. Ils en sont la légitimation.

175. Comme nous l'avons précisé *supra*, chap. I, "la disparition de la latinité" signifie pour nous que le latin cesse d'être la langue de communication générale et la langue parlée populaire d'être considérée comme une variante incorrecte mais amendable du latin.

176. La période de polymorphisme y fut donc naturellement plus longue - et peut-être plus intense - que dans les autres pays de la *Romania*.

espace si original¹⁷⁷.

Avant de résumer en un schéma le modèle théorique ici proposé, nous aimerions rappeler qu'un des plus grands maîtres de la philologie et de la linguistique latines et romanes du dix-neuvième siècle, H. Schuchardt, plaçait la fin de ce qu'il appelait le "latin vulgaire" vers 700¹⁷⁸.

177. Nous renvoyons en attendant à l'Annexe 3. En Orient latin, les travaux d'H. MIHAESCU, *La langue latine*, p. 54 et 72, invitent également à organiser les recherches dans le cadre suivant : 1) La communication verticale fonctionne bien au VI^e siècle ; 2) La dialectalisation est exclue avant le VII^e siècle ; 3) "On ne saurait parler d'une langue roumaine avant les VII^e-VIII^e siècles". C'était pourtant une latinité que tout aurait condamnée, à première vue, à une désagrégation plus hâtive encore qu'en France.

178. H. SCHUCHARDT, *Der Vokalismus*.

ABREGE CHRONOLOGIQUE DU CHANGEMENT LINGUISTIQUE EN OCCIDENT
LATIN

0 - Avant 450 : le latin est la langue commune.

< 1 = 450 - 650 : apparition et multiplication
des tournures nouvelles de substitution aux
tournures classiques.

PERIODE I

< 2 = 650 : seuil critique d'équilibre entre
traits latins et traits romans.
(Italie 750 ?)

PERIODE II

< 3 = 650 - 750 : polymorphisme généralisé.
(Italie 850 ?)

< 4 = 750 - 800 : abandon de la compétence active
des traits classiques.
(Italie 900 ?)

PERIODE III

< 5 = 800 sqq. : abandon de la compétence passive.
(Italie 950 ?)